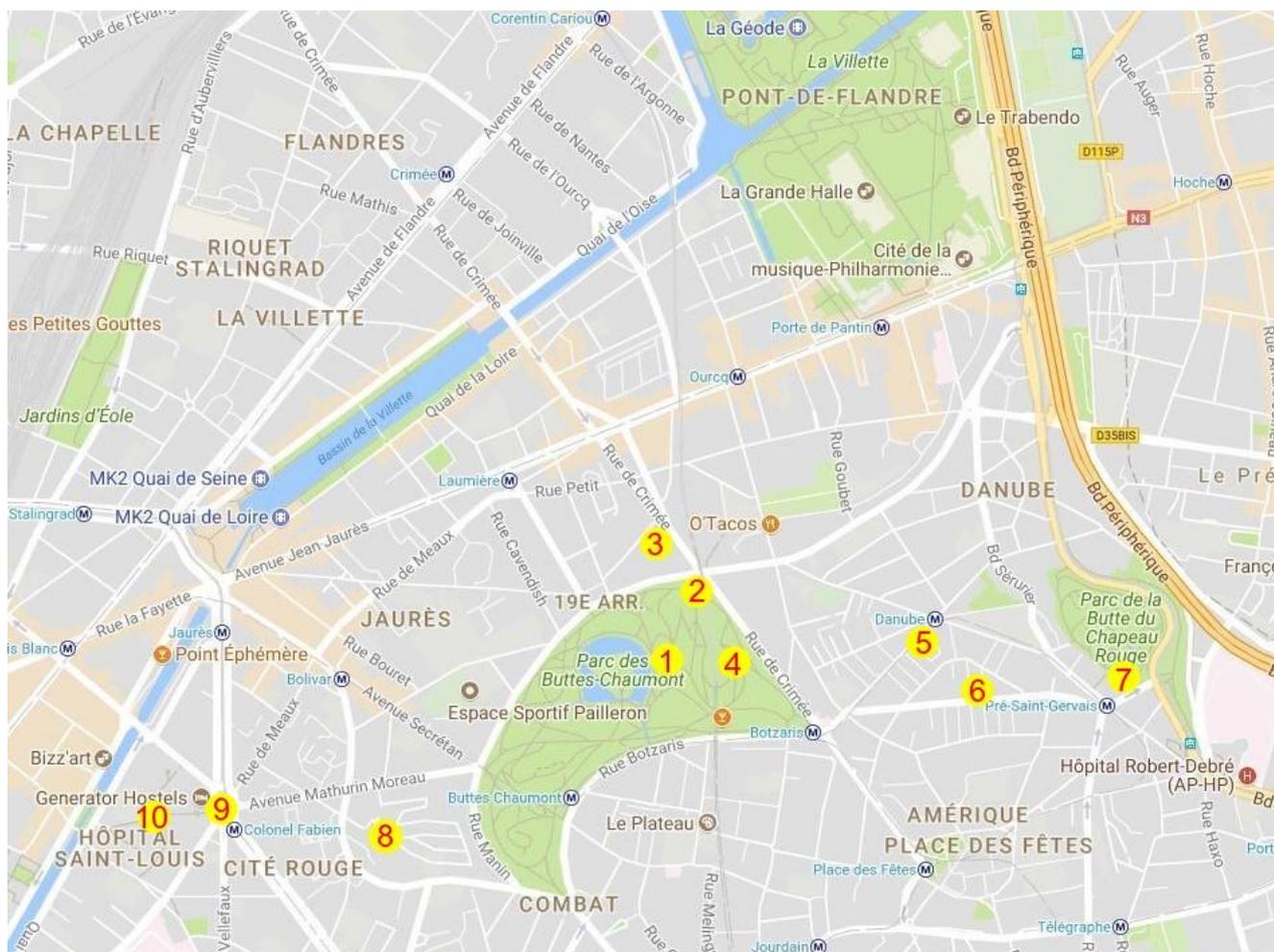


PROMENADE HISTORIQUE AUTOUR DU PARC DES BUTTES CHAUMONT

- 1- Le Parc des Buttes Chaumont
- 2- L'embuscade de la « petite ceinture »
- 3- L'église russe Saint-Serge
- 4- La bataille de Paris
- 5- La place Rhin-Danube
- 6- La Mouzaïa
- 7- La butte du Chapeau Rouge
- 8- La butte Bergeyre
- 9- La place du Combat
- 10- Le gibet de Montfaucon



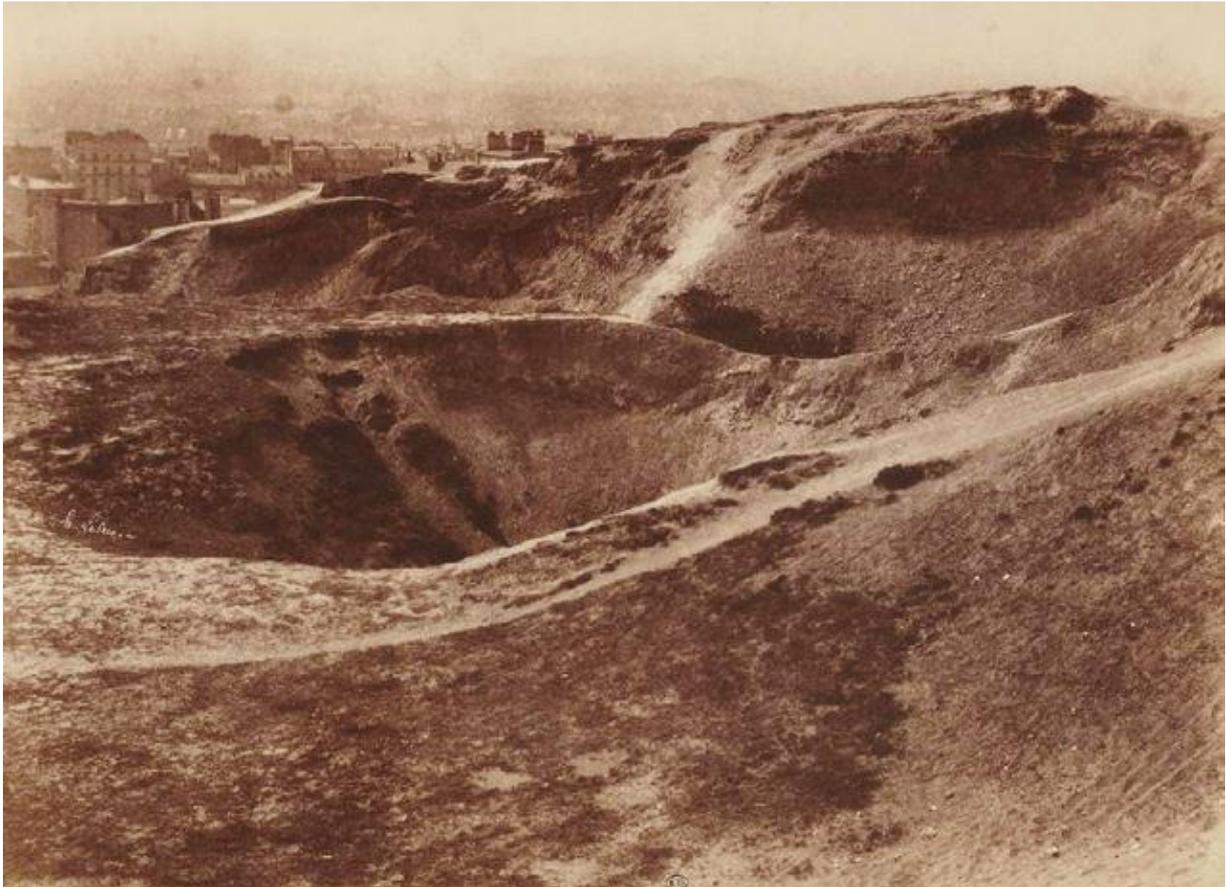
FICHE N° 1

LE PARC DES BUTTES CHAUMONT

Rapide historique

Les Buttes Chaumont représentaient la limite nord de la commune de Belleville jusqu'en 1860, date à laquelle, la commune fut scindée en deux pour donner avec la commune de La Villette, le 19^{ème} arrondissement de Paris, et avec la commune de Charonne au sud, le 20^{ème} arrondissement. Les abords des Buttes Chaumont étaient réputés pour l'installation du célèbre Gibet de Montfaucon, sur la butte du mont Faucon, emplacement près de l'actuelle place du colonel Fabien (Cf. fiche n° 10).

Les Buttes Chaumont furent exploitées, dès le 16^{ème} siècle, pour l'extraction du gypse ($\text{CaSO}_4, 2 \text{H}_2\text{O}$), lequel chauffé à 150°C ($\text{CaSO}_4 \frac{1}{2} \text{H}_2\text{O}$), dans des fours de proximité, fournissait le plâtre exporté vers les Etats-Unis d'Amérique du Nord, d'où le nom donné au quartier : le quartier d'Amérique. Les carrières ainsi ouvertes fournissaient également de la pierre à bâtir sous forme de pierres meulières, utilisées notamment pour la construction des maisons ouvrières du quartier (Mouzaïa).



Le gypse et les eaux pluviales donnant une sorte de boue dans laquelle ne pouvait se développer aucune végétation, la butte de Belleville était appelée le mont Chauve qui deviendra plus tard la butte Chaumont... l'endroit servait également de bassin d'épuration et de décharge où étaient notamment jetés les cadavres des chevaux de trait (voirie de Montfaucon). D'autre part, il y avait des carrières en surface, mais également des ouvertures de galeries pour une exploitation en sous-sol et ses galeries, après leur abandon progressive, étaient devenues de véritables repères de mauvais garçons et brigands en tous genres.

A la suite de l'annexion de la commune de Belleville par la ville de Paris, en 1860, Napoléon III décide alors de transformer ces anciennes carrières de gypse en un magnifique ensemble paysager afin de chasser la pègre et les odeurs pestilentielles des dépôts d'ordures et de cadavres d'animaux, l'objectif étant de repousser la misère de plus en plus vers l'Est parisien. Dans le cadre des réalisations urbaines haussmanniennes du Second Empire, l'État achète les terrains en 1863 et les travaux sont entrepris en 1864. Ils sont confiés à l'ingénieur des Ponts et Chaussées, Jean-Charles Alphand, le père des espaces verts parisiens. Alphand fait appel aux compétences de l'architecte Gabriel Davioud (pavillons et temple), de l'ingénieur Eugène Belgrand (hydraulique) et du jardinier Jean-Pierre Barillet-Deschamps. L'ensemble est terrassé et remblayé pour y créer des aménagements paysagers rappelant des images de falaises en bord de mer, du type Étretat, mais également de grottes et de cascades, en utilisant les reliefs naturels provenant des excavations de surface. Tout comme l'aspect général du parc, le lac est une pure création de l'époque, les eaux provenant du canal de l'Ourcq.

Le parc des Buttes Chaumont est inauguré le 1^{er} avril 1867, le jour même de l'ouverture de l'exposition universelle d'art et d'industrie, organisée à Paris du 1^{er} avril au 3 novembre 1867, sur le Champ de Mars.

Description succincte

Avec une superficie de près de 25 hectares, le parc des Buttes Chaumont est le 5^{ème} plus grand espace vert de Paris, après le bois de Vincennes, le bois de Boulogne, le parc de la Villette et le jardin des Tuileries. Il s'agit également d'un des espaces verts parisiens présentant le plus grand dénivelé (plus de 40 mètres), héritage des carrières sur lesquelles il a été construit.

Le parc a une forme concave, tel un croissant, son seul côté rectiligne se trouvant au nord-est, le long de la rue de Crimée. Les rues Manin et Botzaris l'entourent respectivement au nord-ouest et au sud-est, l'avenue Simon Bolivar prolongeant la rue Manin pour rejoindre la rue Botzaris, formant ainsi la pointe du croissant. Dans sa plus grande longueur, entre les pointes nord et sud, le parc mesure 820 mètres et dans sa plus grande largeur, à l'est, le long de la rue de Crimée, il mesure 450 mètres. Au total, son périmètre est de près de 2,5 kilomètres. D'où son intérêt pour tous les joggeurs, entre autres...

Au total, le parc comprend 12 hectares de pelouses, 6 hectares de massifs de plantation, 1 hectare d'enrochements et 4,5 hectares réservés à la circulation (5,5 kilomètres de voies et 2,2 kilomètres de chemins).

Plus en détail

La partie basse du parc qui servait de bassin d'épuration a été transformée en une retenue d'eau circulaire de 150 mètres de diamètre et d'une superficie de 1,5 hectare. Ce petit lac est alimenté par 3 ruisseaux qui descendent les pentes du parc, le premier à l'ouest, le deuxième à l'est et le dernier au sud, alimenté par le canal de l'Ourcq et qui pénètre dans la grotte du parc sous la forme d'une cascade artificielle de 32 m de hauteur. Cette grotte est construite sur le flanc sud du lac dans une ancienne entrée de carrière souterraine. Elle mesure 14 m de large pour 20 m de haut et est décorée de fausses stalactites en ciment armé dont les plus grandes atteignent 8 m.

Au centre de ce petit lac, il y a une île avec un escarpement de 30 mètres de haut, restes d'une ancienne carrière à ciel ouvert. Ci-après la falaise habillée des couleurs de l'automne... une véritable œuvre d'art (photo MB 05/10/2007) !



Sur le point le plus élevé de cette île, en bord de la falaise, un kiosque a été construit par Gabriel Davioud, en 1869, à la demande de Napoléon III. Il s'agit d'une copie du temple de Vesta, déesse du foyer, qui se trouve dans des ruines romaines, à Tivoli, en Italie, à proximité du temple de la Sibylle dont le nom a été retenu pour désigner le temple du parc des Buttes Chaumont. Sans doute parce que Davioud fut inspiré par la nymphe prophétesse de Tivoli qui rendait ses oracles au-dessus des chutes de l'Anio se jetant dans le Tibre, avec un bruit de tonnerre, près d'un lac d'où s'exhalent toujours des vapeurs sulfureuses. Le temple de la Sibylle des Buttes Chaumont ne se trouve-t-il pas, lui aussi, au-dessus du petit lac et à proximité de la cascade dont le tumulte emplit la grotte aménagée. Il ne manque que les vapeurs de soufre volcanique... Une œuvre de Davioud inspirée par les dieux ?

Deux ponts permettent d'accéder à l'île du Belvédère et au temple :

- 1- Par le nord-ouest, un pont suspendu de 65 mètres de long, œuvre de Gustave Eiffel, en 1867, qui rejoint l'île en passant au-dessus du lac.
- 2- Par le sud-est, le pont des « suicidés » dont le nom lui a été attribué à la suite des suicides à répétition qui se sont produits, à partir de son parapet, entre la fin du 19^{ème} siècle et le début du 20^{ème} siècle. C'est un pont en pierres composé d'une seule arche en plein cintre, qui s'élève à 22 mètres au-dessus de la voie circulaire suivant les rives du lac.

Par ailleurs, une barque à fond plat, tirée par une corde, permettait, jusque dans les années 1980, de traverser le lac pour atteindre un escalier de 173 marches, pratiqué à l'intérieur de la falaise de l'île centrale. Cet escalier donnait accès au Belvédère par une troisième voie très romantique. Mais il est actuellement fermé au public pour des raisons de sécurité.

Divers

. Bâtiments

Chacune des six entrées principales du parc possède un pavillon. Trois restaurants sont également installés dans le parc dont le Rosa Bonheur, exploité par une société cinématographique d'art et d'essai.

. Ligne de chemin de fer

La partie est du parc est traversée par la ligne de la petite ceinture (Cf. fiche n° 2 : l'embuscade de la « petite ceinture »). La partie sud est en tunnel et la partie nord en tranchée. Le raccordement vers le marché aux bestiaux de La Villette, est encore visible sous la rue de Crimée à l'angle de cette rue et de la rue Manin. Ce raccordement avait fait l'objet d'un décret impérial le 19 octobre 1864. Après l'abandon des abattoirs de La Villette, il a été déclassé et remplacé par de la voirie, dont la rue Darrius Milhaud sur tout son tracé.

. Statues

Le parc ne présente que très peu de statues, certaines ayant été fondues lors de la seconde guerre mondiale. A noter celle du joueur de flûte de Pan, près du lac, offerte par le comité des scientifiques grecques en Europe et réalisé par le sculpteur Fanis Sakellariou. Elle représente le dieu Pan assis, jouant de la flûte éponyme. On retrouve les attributs caractéristiques du dieu avec ses cornes et ses pattes de bouc, sa chouette sur l'épaule droite. La sculpture insiste sur la composition fibreuse du corps, comme composée de branches, analogie à son rôle protecteur de la végétation.

. Flore et faune

Ce parc héberge des plantations très variées : c'est le parc public parisien le plus riche en variétés d'essences. A remarquer, un sophora dont les branches se penchent vers les eaux du lac, un platane d'Orient, planté en 1862 (6,35 mètres de circonférence, un févier d'Amérique, un noisetier de Byzance, des ginkgos bilobas, un orme de Sibérie, un cèdre du Liban planté en 1880...

Le parc est aussi peuplé de nombreuses espèces d'oiseaux : corneilles, moineaux, pigeons ramiers et pigeons des villes sont les plus connus.

Parmi les autres espèces courantes : étourneaux, pies, merles, mésanges charbonnières, mésanges bleues, verdiers, pinsons, rouge gorges, sittelles torchepot, troglodytes et accenteurs.

Au printemps les rejoignent les migrateurs : fauvette à tête noire, martinets, gobe mouches. Il n'est pas rare de voir ou d'entendre des mésanges à longue queue, grimpereaux, pics (notamment pics verts et épeichettes), roitelets, pigeons colombins, grives, geais, hirondelles de fenêtre, pouillots véloces, faucons crécerelles, éperviers et chouettes hulottes.

Sur le lac : poules d'eau, canards colverts et canards de Barbarie, pilets, tadornes casarca, bernaches du Canada, oies à tête barrée, hérons cendrés, goélands et mouettes rieuses (en hiver surtout). On peut aussi y observer des bergeronnettes des ruisseaux et, parfois, des martins-pêcheurs.

La présence des rocailles et des rocailleurs de la Creuse

Souvent associée au monde du jardin, une rocaille est une sorte d'imitation de rocher, mêlé à d'autres plantes et fleurs naturelles, créant ainsi un ensemble décoratif. Une rocaille peut être un rocher naturel ou artificiel, un assemblage de plusieurs coquillages ou de pierres, de branchages...

Dès la Renaissance (14^{ème} au 18^{ème} siècle), ce concept a existé avec les constructeurs d'architectures rustiques telles que les grottes, fontaines ou rochers d'ornement. Et c'est au 17^{ème} siècle qu'apparaissent les termes de « rocaille » et de « rocailleur ». Le style rocaille devient d'ailleurs très à la mode sous Louis XV (18^{ème} siècle), donnant naissance au style « rococo ». Et dès les 19^{ème} et 20^{ème} siècles, ce savoir-faire et le métier de rocailleur se développent grâce à l'apparition du ciment artificiel.

Lié au savoir-faire de la construction, le mouvement des rocailleurs creusois est aussi étroitement lié au savoir-faire des célèbres maçons de la Creuse. Ils ont tous contribué à l'embellissement de Paris : la famille Lecardeur, dynastie creusoise de « rocailleurs », et plus précisément Gabriel Lecardeur a participé aux chantiers des Buttes-Chaumont, aux travaux de l'exposition 1889, place du Trocadéro, aux pieds de la Tour Eiffel, avec l'emploi massif du béton de ciment, associé à l'acier : le béton « armé ».

Les garde-corps en ciment armé imitant le bois furent fabriqués et installés par cette entreprise creusoise. Ci-après un exemple du mariage de la nature et de la modernité : cette passerelle au milieu de la falaise qui conduisait au belvédère du parc. Les garde-corps sont actuellement en sérieux état de décrépitude...



Notes : La composition de base des ciments est un mélange de silicates et d'aluminates de calcium, résultant de la combinaison de la chaux (CaO) avec de la silice (SiO₂), de l'alumine (Al₂O₃), et de l'oxyde de fer (Fe₂O₃). La chaux nécessaire est fournie par des roches calcaires, et l'alumine, la silice, l'oxyde de fer, par des argiles. Ces matériaux se trouvent dans la nature sous forme de calcaire, argile ou marne et contiennent, en plus des oxydes déjà mentionnés, d'autres oxydes. Ne pas confondre ciment qui est un liant avec le béton lequel utilise entre autre ce liant et d'autres matériaux, tels le sable, l'acier, le bitume...

Les maçons de la Creuse

On a fait des chansons de toutes les manières,
Sur les joyeux garçons, les guerriers, les bergères.
Pour ne pas répéter une chose ennuyeuse,
Amis, je vais chanter les maçons de la Creuse.

Quand revient le printemps, ils quittent leurs chaumières,
Laisant leurs grands-parents, leurs enfants et leur mère,
Cachant leur désespoir, les filles amoureuses,
S'en vont dire « Au revoir » aux maçons de la Creuse.

Les voilà tous partis pour faire leur campagne,
On les voit à Paris, en Bourgogne, en Champagne,
Ils vont porter ailleurs leur vie aventureuse,
Ce sont des travailleurs les maçons de la Creuse.

Tous les chemins de fer qui traversent la France,
Et tous les ports de mer, ont connu leur souffrance,
Les canaux et les ponts, de la Seine à la Meuse,
Pourraient citer les noms des maçons de la Creuse.

Voyez le Panthéon voyez les Tuileries,
Le Louvre et l'Odéon, Notre-Dame jolie,
De tous ces monuments la France est orgueilleuse,
Elle en doit l'agrément aux maçons de la Creuse.

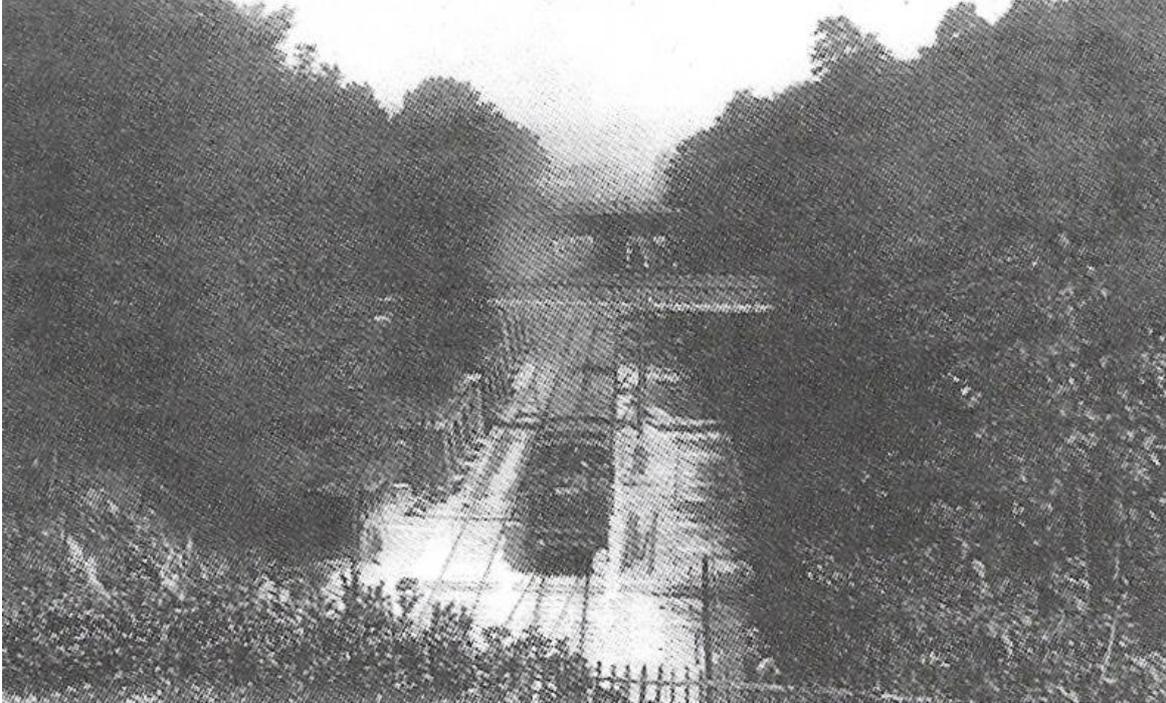
Au retour de l'hiver, ils sont près de leurs belles,
Les souffrances d'hier s'oublient vite près d'elles,
Et toute une saison, les filles sont joyeuses,
D'avoir à la maison, un maçon de la Creuse.

L'auteur de la chanson n'est pas un grand poète,
C'est un garçon maçon buvant sa chopinette,
Sans envier autrui, sa vie s'écoule heureuse
Ils sont tous comme lui les maçons de la Creuse

écrit par Jean Petit dit Jean dau Boueix, tailleur de pierres,
hymne creusois écrit entre 1855 et 1860, variante !!

FICHE N° 2

L'EMBUSCADE DE LA « PETITE CEINTURE »



Le récit complet de cette embuscade est rapporté, notamment, par celle qui en fut l'instigatrice et la principale animatrice, Madeleine Riffaud¹, alias Rainer dans sa compagnie FTP Saint-Just à laquelle elle est affectée avec le grade d'aspirant². Elle est alors mineure, âgée de 20 ans seulement, en août 1944 !

Membre de la direction du Front National Médecine, elle montre un courage qui est devenu légendaire par la suite. Elle tombe aux mains de l'ennemi en juillet 1944, alors qu'elle vient d'abattre, en bord de Seine, un gradé de l'armée allemande de deux balles dans la tête. Après des jours et des jours de tortures, elle est condamnée à mort, mais la Résistance parvient à la faire libérer de la prison de Fresnes à la faveur du contexte insurrectionnel qui commence dans Paris. Elle reprend aussitôt le combat avec sa compagnie, cantonnée pendant l'insurrection à la grande poste de Laumière, derrière la mairie du 19^{ème}. Cet arrondissement est devenu un point stratégique : c'est par le quartier Pont-de-Flandre notamment que les convois allemands cherchent à s'enfuir de la capitale.

Madeleine Riffaud raconte l'épisode des combats³ qui se déroulèrent, le 22 août 1944, autour de la gare Belleville-Villette, contre un train allemand dans le tunnel des Buttes-Chaumont :

« Un jour, Rainer était à la poste du 19^{ème} avec trois camarades. Le téléphone sonna. C'était l'état-major de Rol-Tanguy. Il fallait foncer, en nombre, au pont de Belleville-Villette, aux Buttes-Chaumont, parce que les Allemands, par ailleurs coincés par des barricades, tentaient de pénétrer dans le quartier en utilisant cette petite voie ferrée intérieure. »

¹ Résistante, poétesse, journaliste et correspondante de guerre française, en Algérie et au Vietnam.

² Elle obtient le grade de lieutenant après cette action d'éclat.

³ « *La Résistance dans le 19^{ème} arrondissement de Paris* », ANACR, 2005. Extraits du livre de Madeleine Riffaud « *On l'appelait Rainer* », Editions Julliard, 1994.

Pour les empêcher ils n'étaient que quatre, Rainer, Max⁴, Guy et Marcel, qui s'engouffrèrent dans une traction avant, avec tout ce qu'ils avaient pu trouver comme armes : deux mitraillettes, des grenades, des explosifs, du cordeau Bickford, des bouteilles incendiaires, des fusées éclairantes...

Quand ils arrivèrent, le convoi allemand avançait déjà sur la voie, arrosant le pont d'un feu nourri. Les quatre jeunes gens se placèrent deux de chaque côté du pont et balancèrent tout ce qu'ils pouvaient sur la locomotive, en contrebas. Les Allemands durent croire qu'ils avaient à faire à une troupe bien plus nombreuse et ils firent reculer la locomotive endommagée pour se retrancher dans le tunnel qu'ils venaient de quitter, bouclé à l'autre bout par les FFI du 20^{ème} arrondissement. Alors commença une étonnante partie de campagne sur les remblais verdoyants, avec ce qu'il y avait de résistants de tous les réseaux disponibles dans le quartier, de milices patriotiques, d'agents de police, de volontaires et de badauds.



Ce siège d'un train dans un tunnel risquait de durer longtemps, trop longtemps. Le commandant Darcourt dit qu'il fallait décrocher la locomotive pour éviter toute nouvelle tentative de sortie du train. Mais pour cela il fallait un cheminot. Quelqu'un eut l'idée d'aller chercher un retraité de la SNCF qui habitait dans les HLM. Cet homme âgé était en train de faire la vaisselle, il écouta attentivement ce qu'on lui disait, s'essuya les mains et descendit sur le terrain. Il parvint à se glisser jusqu'à la locomotive⁵ pour la décrocher puis la faire avancer de deux cents mètres. Dès lors, les Allemands, bloqués dans les wagons, se rendirent. Ils étaient quatre-vingts et ils avaient eu la bonne idée d'emporter pas mal de provisions, des boîtes de conserve, des canettes de bière, du pain, du chocolat, des cigarettes... Il y avait même un cheval dont Rainer ne comprit jamais ce qu'il faisait là.

Les FFI emmenèrent les prisonniers à la poste et de là, en rangs, à la caserne de Reuilly, mais ils eurent à les protéger le long du chemin, contre quelques résistants de la dernière heure qui montraient une hargne particulière, prêts à les lyncher. Il fallut que Rainer et le jeune Max pointent leur mitraillette sur les plus agressifs en leur expliquant que c'était eux qui risquaient de se faire « buter » s'ils touchaient aux prisonniers.

Rainer dira plus tard « Nous avons protégé nos prisonniers, nous ne les avons pas frappés, nous leur avons donné à manger. Nous le sentions très fort malgré notre jeune âge, si nous avions agi autrement, ils auraient fait de nous des bêtes, des nazis, des fachos ». Ceux qui sentaient cela le plus vivement étaient ceux qui, comme moi, avaient été confrontés à la torture. »

⁴ Max Rainat, l'armurier du groupe, un des plus jeunes gradés des corps francs incorporés par la suite dans l'armée régulière, sous la direction du colonel Fabien (colonne Rhin-Danube), intégré à la première armée commandée par le général de Lattre de Tassigny. Il fut blessé à trois reprises lors de la campagne du « passage du Rhin ».

⁵ Comment n'a-t-il pas été abattu par les Allemands à l'intérieur du tunnel ? 80 Allemands étaient-ils donc si peu vigilants jusqu'à laisser un civil désarmé atteindre la locomotive ? Et comment ce civil est-il demeuré dans l'anonymat le plus absolu ?



Entrée du parc des Buttes-Chaumont (photos MB 02-2018) :
ci-dessus : petite ceinture et tags en hommage à Madeleine Riffaud
ci-dessous : plaque commémorative de l'embuscade



Mais il existe au moins deux autres versions fournies par l'ANACR !!

1. André Thirion (qui a fait partie de la pensée surréaliste, ami d'Aragon et de André Breton), un des fondateurs du Comité Local de Libération (CCL) du 19^{ème} arrondissement de Paris, raconte dans son ouvrage « Révolutionnaires sans révolution », publié en 1972.

Mardi 22 août 1944 : rapport de la 4^{ème} Compagnie FFI, par le maréchal des logis Guinot

« le groupe franc apprend à 9 heures qu'une action était engagée à la gare de Belleville-Villette, rue de Crimée, en liaison avec celle qui se déroulait à Ménilmontant dans le 20^{ème} arrondissement pour immobiliser deux trains allemands.

Armés seulement de revolvers, les hommes qui le composent, se rendent immédiatement sur les lieux sous la conduite de leur sergent. Après une âpre lutte menée pendant plus de 4 heures et économisant au maximum la très faible quantité de munitions dont ils disposent, le groupe franc parvient à immobiliser sous le tunnel les 17 soldats allemands qui convoyaient le train. Grâce à une double manœuvre, il parvient en outre à contraindre 8 autres soldats ennemis venus en renfort à se replier dans le tunnel, puis à se rendre en même temps que les 17 convoyeurs qu'ils étaient venus secourir. L'opération se termine pour nous vers 14 heures et se solde par la capture de 25 prisonniers et d'un très important butin comportant entre autre des armes, des munitions, des objets d'équipement, du ravitaillement, etc. »

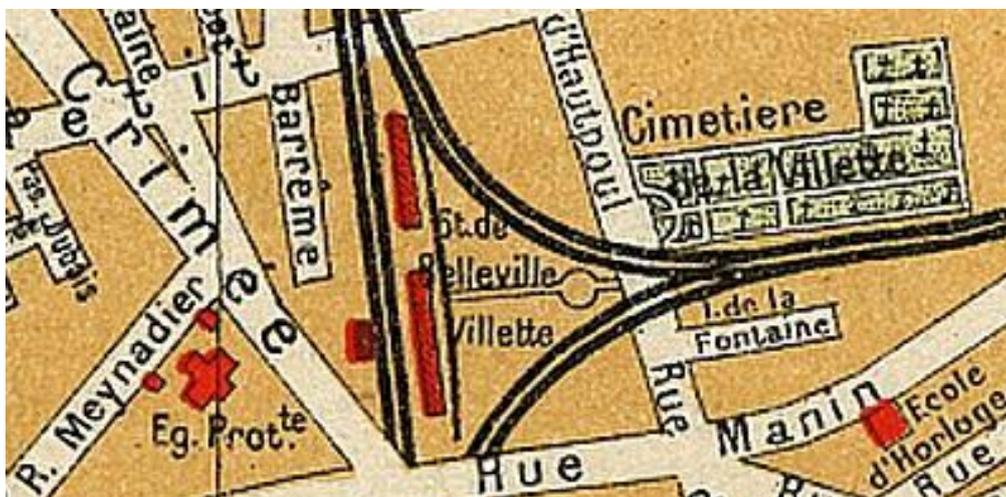
2. Communiqué au CPL (Comité Provisoire de Libération)

A l'occasion du 1^{er} anniversaire de la Libération de Paris, le 25 août 1945, il fut demandé à chaque maire d'arrondissement de fournir un récit circonstancié des événements.

Il est notamment rapporté par le cabinet du maire, le 17 août 1945 que le principal fait d'armes est relaté dans le communiqué suivant adressé au CPL :

«Ce matin les forces armées du 19^{ème}, FFI et FTPF, ont attaqué la gare Belleville-Villette, s'en sont emparées et ont obligé les Allemands à se réfugier sous le tunnel des Buttes-Chaumont. De son côté, le 20^{ème} arrondissement bloquait l'autre côté du tunnel.

Après un siège de plusieurs heures, trois tentatives de sortie faites par les Allemands, les troupes allemandes se sont rendues. Résultat de l'opération, prise de deux trains chargés de matériel et de munitions, deux wagons pleins d'essence, deux locomotives, 139 soldats allemands... »



La Gare de Belleville-Villette



Gare Belleville-Villette (à présent 4, rue de Lorraine)

La gare est mise en service le 15 juillet 1856 pour le trafic de marchandises. Elle est ouverte au trafic des voyageurs en juillet 1862. Elle est initialement dénommée La Petite-Villette, avant de prendre plus tard de nom de Belleville-Villette. Elle est mentionnée sous cette appellation dans le rapport sur l'exploitation de l'année 1858.

Le 22 août 1944, à l'occasion des combats de la libération de Paris, un train d'essence allemand, destiné au front de Normandie, est attaqué et stoppé dans cette gare par des résistants parisiens.

Comme le reste de la Petite Ceinture, la gare est fermée au trafic des voyageurs depuis le 23 juillet 1934.

FICHE N° 3

L'ÉGLISE RUSSE SAINT-SERGE



Au n° 93 de la rue de Crimée, entre l'horizon lointain des hautes tours de la Place des Fêtes et l'atmosphère populaire du 19ème arrondissement, une grille en fer. Après l'avoir poussée, une étroite allée, une table et quelques chaises qui semblent abandonnées, un vieux garage et son enseigne « LIBRAIRIE » à peine lisible. Bienvenue dans l'un des trésors cachés de Paris : l'Église russe orthodoxe Saint-Serge de Radonège.

Son origine remonte à certains aspects particuliers de l'histoire de Paris au milieu du XIXème siècle. En effet, à cette époque, Paris était le refuge de nombreux émigrés allemands dont la majorité vivait misérablement en travaillant comme chiffonniers ou balayeurs des rues. Tant bien que mal, une mission protestante s'occupait de ces émigrés, en grande majorité protestants. En 1857, un jeune vicaire, Friedrich von Bodelschwing, vint renforcer les rangs de la mission. Il resta à Paris jusqu'en 1864 et devint par la suite une des personnalités les plus connues de l'Église protestante d'Allemagne. C'est lui qui fonda un centre religieux sur la colline. Un jour que von Bodelschwing se promenait dans le quartier de la Villette en quête d'un local pour une église et une école, il découvrit cette colline. Parvenu à son sommet, il éprouva un sentiment étrange qu'il décrivit ainsi dans ses mémoires : « *Je sentis une grande paix m'envahir ; de la colline, je voyais les bâtisses misérables de la Villette et j'eus l'impression d'entendre une voix qui disait : « Cette colline appartient au Seigneur » !* »

C'est ainsi que de 1858 à 1914, la colline fut le siège d'une paroisse protestante très connue. Von Bodelschwing loua, puis acheta la colline. Il construisit d'abord une baraque en bois et il y aménagea une chapelle et une école. Le bâtiment de l'église fut construit en 1861.

En 1871, au moment de la Commune, de violents combats se déroulèrent au pied de l'église. Plusieurs obus tombèrent sur la colline et l'un d'eux explosa dans l'église sans causer de grands dommages. Ce temple luthérien allemand, qui desservait aussi bien les fidèles protestants du quartier, que les émigrés allemands, prit une grande extension et subsista jusqu'en 1914. Il était connu sous le nom de l'Église de la Colline.

Le bâtiment fut alors confisqué pendant la première guerre mondiale et laissé à l'abandon après l'armistice de 1918. A cette même époque, l'immigration russe en France connaît un essor sans précédent à la suite de la révolution de 1917. La Cathédrale Saint-Alexandre Nevsky, rue Daru, dans le 8^{ème} arrondissement, construite pour donner aux migrants un lieu de culte digne de ce nom, ne peut plus accueillir tout le monde. La communauté orthodoxe de Paris décide donc d'acquérir une nouvelle église.

Les bâtiments et les terrains, à l'abandon depuis l'armistice, furent mis en vente par le gouvernement français et rachetés par l'église orthodoxe. Grâce aux dons et aux sacrifices des fidèles, la colline fut achetée aux enchères le 18 juillet 1924, jour de la fête de Saint-Serge de Radonège, en l'honneur de qui l'église fut consacrée, le 1^{er} mars 1925.

Devenue un des hauts lieux de l'orthodoxie en Occident, l'Église Saint-Serge a acquis, depuis bientôt près de 100 ans, une renommée qui s'étend loin au-delà des frontières, en Europe, en Amérique et au Proche-Orient. Car plus qu'une simple église, Saint-Serge de Radonège est aussi un Institut de théologie orthodoxe. Véritable fleuron de la pensée russe orthodoxe en Occident, il a formé des centaines de prêtres, évêques et théologiens depuis la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Et chaque année, de nombreux fidèles viennent d'Europe pour assister aux offices de la Semaine Sainte. Les catholiques et les protestants se joignent souvent aux offices religieux.

C'est le grand peintre russe Stelletsy qui décora l'intérieur en s'inspirant du style religieux russe du XVI^{ème} siècle. A l'intérieur, on peut admirer la magnifique iconostase aux cent icônes, qui sépare la nef du sanctuaire et au milieu duquel on remarque les portes royales du XV^{ème} siècle. Sur le côté gauche, une très belle icône de Notre-Dame de Tikhvine. Mais ce qui attire surtout les pèlerins et les visiteurs, c'est la beauté des offices, l'atmosphère de piété et de recueillement, enfin l'admirable chœur dirigé jusqu'à récemment par Nicolas Ossorguine, fils de l'un des fondateurs de l'église.





La communauté orthodoxe Saint Serge doit maintenant faire face à un énorme problème. En effet, la géologie du terrain fait son œuvre. L'église plus que centenaire doit faire l'objet de réparations urgentes. Grâce encore aux dons des paroissiens et à l'aide de la Ville de Paris, la communauté a d'ores et déjà pu faire dans le passé des réparations urgentes. Aujourd'hui, il y a lieu de consolider la colline en injectant du béton dans les trous qui se sont formés en profondeur, à la suite de l'exploitation du gypse des Buttes Chaumont (cf. quartier de la Mouzaïa). Il devient également indispensable de revoir tout le drainage du terrain et de remettre les bâtiments en état. D'où l'appel de la communauté : *« Comme nous voudrions que se forme ici un foyer lumineux de l'orthodoxie et qu'en ce lieu affluent tous ceux qui se sentent épuisés, à bout de force, comme accouraient jadis au monastère Saint Serge ceux qui ployaient sous le joug tatar, pour y trouver une consolation et y puiser des forces spirituelles. »*

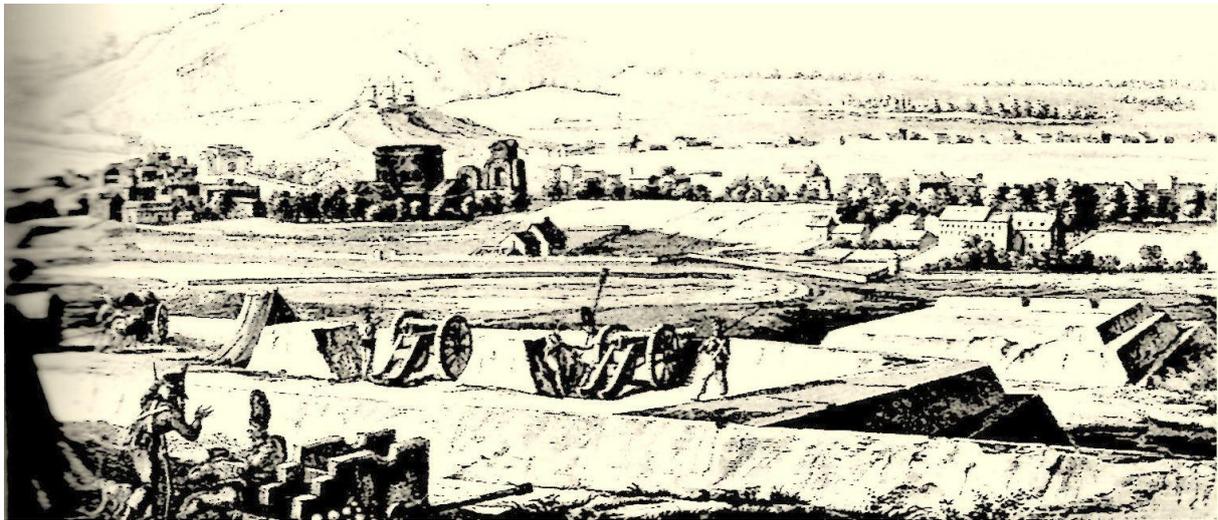


L'église a été dédiée à saint Serge de Radonège, l'un des plus grands saints que la terre russe ait porté. Il vécut au XIV^{ème} siècle (1314-1392) à une époque tragique de l'histoire russe, au début de la libération du joug de l'occupant tatar. Il a non seulement servi d'exemple aux générations futures, mais il a participé à l'éducation de son peuple et son œuvre est intimement liée à l'histoire du peuple russe. Il fut le rénovateur de la vie monastique russe. Après avoir vécu en ermite dans la solitude des forêts, il fonda plusieurs monastères. Il accomplit de nombreux miracles et, sur la fin de sa vie, il fut honoré de la vision de la très Sainte-Vierge.

FICHE N° 4

LA BATAILLE ET LE SIEGE DE PARIS

La bataille de Paris (30 mars 1814)



Une vue de la bataille de Paris, le 30 mars 1814

Au fond de l'image, la rotonde de la Villette ou barrière Saint-Martin, édifée par Nicolas Ledoux au 18^{ème} siècle pour la perception de l'octroi (entrée des marchandises dans Paris). En arrière-plan, la butte Montmartre et au premier plan, les Buttes Chaumont sur lesquelles sont installées des batteries pour la défense de la ville de Paris et où se trouvent en réserve les troupes du général Charpentier. Le quartier est quasi inhabité. En bas de la butte, il y avait la voirie de Montfaucon, en face du célèbre gibet, et tout au sommet de la butte, une guinguette : le moulin de la Galette (comme à Montmartre). C'est en ces lieux que se déroula, le 30 mars 1814, un épisode de la bataille de Paris, opposant les défenseurs de Paris aux forces européennes, alliées contre l'Empire de Napoléon 1^{er}. Là, les marins de la garde, les élèves de Polytechnique et des soldats de l'armée impériale opposèrent une résistance de plusieurs heures à toute l'armée coalisée contre l'Empereur. La capitulation de Paris marque la fin des opérations militaires de la Campagne de France et conduit à la première abdication de Napoléon et à la Restauration des Bourbons avec le retour de Louis XVIII.

Après la bataille de Leipzig ou « bataille des Nations, en octobre 1813, Napoléon I^{er} rentre en France avec une armée battue. L'Europe tout entière est à ses trousses : 700 000 Russes, Prussiens, Autrichiens, Suédois, Bavaois, Wurtembergeois, Hollandais, Allemands, et même Suisses franchissent le Rhin et marchent sur Paris pendant qu'Anglais, Espagnols et Portugais franchissent les Pyrénées. Trois armées coalisées forment la menace principale sur le Rhin :

- La Grande Armée de Schwarzenberg qui franchit le Rhin par la Suisse et marche sur Paris par Langres, Troyes et la rive gauche de la Seine.
- L'Armée de Silésie de Blücher qui franchit le Rhin à Mayence et marche sur Paris par la Lorraine, Reims et la rive droite de la Marne
- L'Armée de Suède de Bernadotte qui traverse le Rhin en Hollande et marche sur Paris par la Belgique, Laon et la rive gauche de l'Oise.

Au terme d'une brillante mais désespérée Campagne de France, Napoléon I^{er} ne parvient pas à repousser les coalisés hors de Paris. Après la bataille indécise d'Arcis sur Aube (20-21 mars 1814), face aux Autrichiens commandés par Schwarzenberg, Napoléon décide d'abandonner la défense de la capitale pour marcher plein Est, afin de rallier les nombreuses troupes en garnison dans les places alsaciennes mais aussi pour couper la route de la Suisse à la grande armée coalisée. Mais contrairement aux plans de Napoléon, les coalisés ne le poursuivent pas dans sa marche vers l'est. Au contraire, ils marchent droit sur Paris et franchissent la Marne à Meaux. Car il leur reste la ligne de Belgique par laquelle est venue l'armée de Suède, commandée par Bernadotte.

Face aux armées coalisées réunies, Napoléon a laissé les faibles corps des maréchaux Marmont et Mortier pour couvrir la capitale. Il y a aussi les troupes en formation dans les dépôts de Meaux, Paris, Fontainebleau et Versailles. Et enfin la garde nationale parisienne est là en dernier recours. Mais la défaite de Fère-Champenoise va précipiter la retraite des maréchaux sur Paris qui n'a pas été mis en état de défense.

S'étant aperçu de la marche des coalisés sur Paris, à la bataille de Saint-Dizier et la victoire de Napoléon I^{er} sur les Russes, l'Empereur accourt à marches forcées par la rive gauche de la Seine. Mais il a trois journées de marche de retard sur les troupes coalisées. Paris doit tenir sans lui, jusqu'au 1^{er} avril.

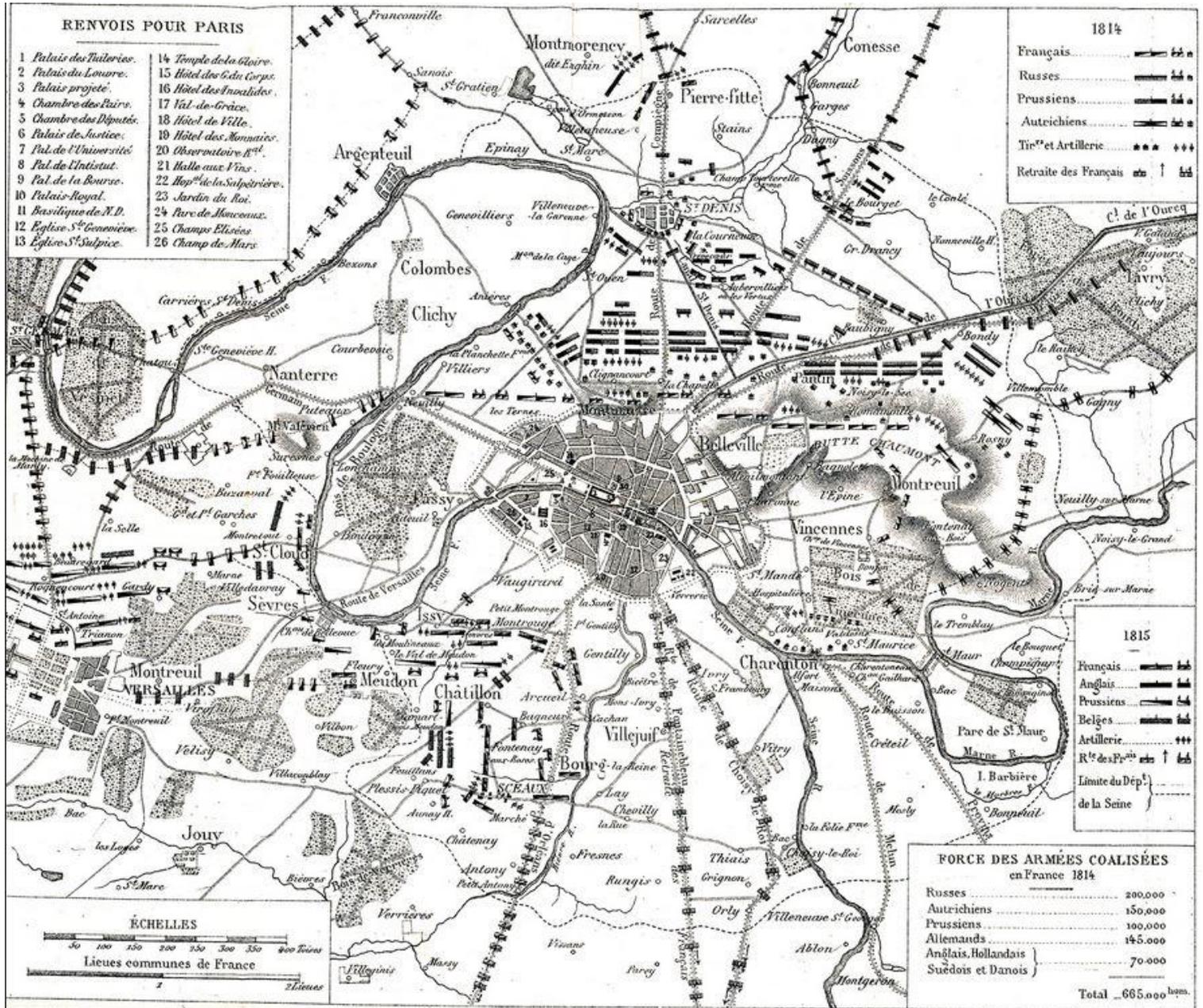
Total de l'armée française : 18 000 fantassins et 5 500 cavaliers. Les garnisons comptent 2 000 hommes (gardes nationaux et troupes de lignes). La garnison de Paris ne compte que pour 8 000 hommes. Total effectif participant à la défense de Paris : 28 000 hommes, 5 500 cavaliers et 129 pièces d'artillerie de position et environ 30 pièces de campagne.

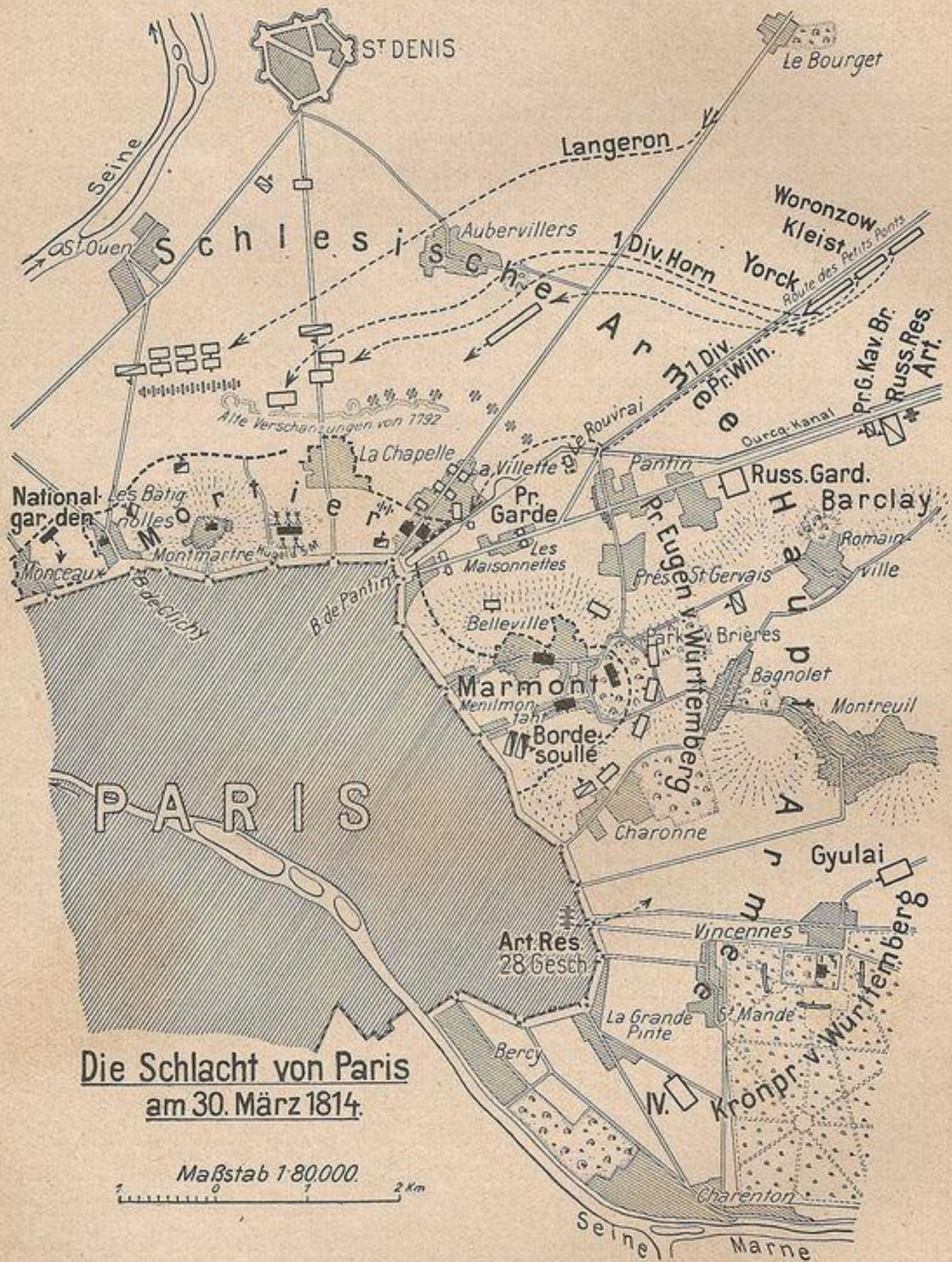
Total de l'armée coalisée : 103 700 hommes et 27 000 cavaliers dont 63 200 hommes et 20 000 cavaliers en première ligne et 40 500 hommes et 7 000 cavaliers en réserve. À noter que l'extrême droite du général Langeron participera très peu à la bataille en raison du retard dans l'arrivée des ordres de marche.

Faits de guerre autour des Buttes Chaumont... Il est 16 heures trente, ce 30 mars 1814. Le corps de Marmont est complètement resserré en arc-de-cercle autour du village de Belleville. Le Prince Eugène, débouchant des Prés-Saint-Gervais et refoulant les divisions Compans et Boyer, parvient jusqu'aux premières maisons de Belleville. Au même moment les tirailleurs d'Iermolov arrivent sur les arrières de Belleville par la butte Chaumont. Marmont voit le danger : il va se trouver encerclé dans Belleville. Malgré l'ordre formel qu'il a reçu de capituler plutôt que de livrer la capitale au pillage, il refuse pourtant de rendre les armes. Ralliant une poignée de braves (pour la plupart il s'agit de blessés qui se sont réfugiés dans le village ou d'unités qui ont été coupées de leurs divisions), le maréchal Marmont, Duc de Raguse, suivit des généraux Ricard, Pelleport et Boudin, se met à la tête de la colonne. À pied, sabre au clair, il se lance dans une contre-attaque furieuse contre les troupes du Prince Eugène. Avec sa colonne d'environ trois cents hommes, il parvient à refouler les deux divisions russes, permettant à Lagrange et Boyer de reprendre leurs positions en avant du village. Poursuivant sa charge, Marmont se retourne contre les tirailleurs d'Iermolov et les chasse de la plaine. Marmont, dont l'uniforme est criblé de balles, chute lourdement et est blessé. Les généraux Ricard et Pelleport sont eux aussi blessés. Les deux tiers de sa colonne sont hors de combat. Mais Belleville est dégagé....

Malgré tout, en trop grande infériorité numérique, les défenseurs de Paris ne peuvent rien pour sauver la capitale. A 18 heures, la ville capitule, alors que Napoléon I^{er} est encore à deux jours de marche de là ! Marmont charge son chef d'état-major de négocier la capitulation qu'il signe, seul, à deux heures du matin avec le représentant du Tsar, le comte Orloff et celui du Prince-Maréchal Schwarzenberg, le comte Paar. C'est le début de la trahison de Marmont qui va ensuite soutenir Louis XVIII !!!

L'armée française perdit, dans la bataille de Paris, 6 000 hommes (3 500 tués, 2 500 blessés et prisonniers). Les coalisés perdirent 18 000 hommes, 8 000 morts et 10 000 blessés, pas de prisonniers. L'armée française assure la garde intérieure des barrières, les alliés la garde extérieure. Le corps Mortier se retira par le pont d'Austerlitz et la barrière de Fontainebleau jusqu'à Villejuif. Le corps du maréchal Marmont (auquel fut réuni celui du général Compans) resta toute la nuit sur les Champs-Élysées, avant de quitter Paris au petit matin du 31 mars, deux heures après la capitulation.





**Die Schlacht von Paris
am 30. März 1814.**

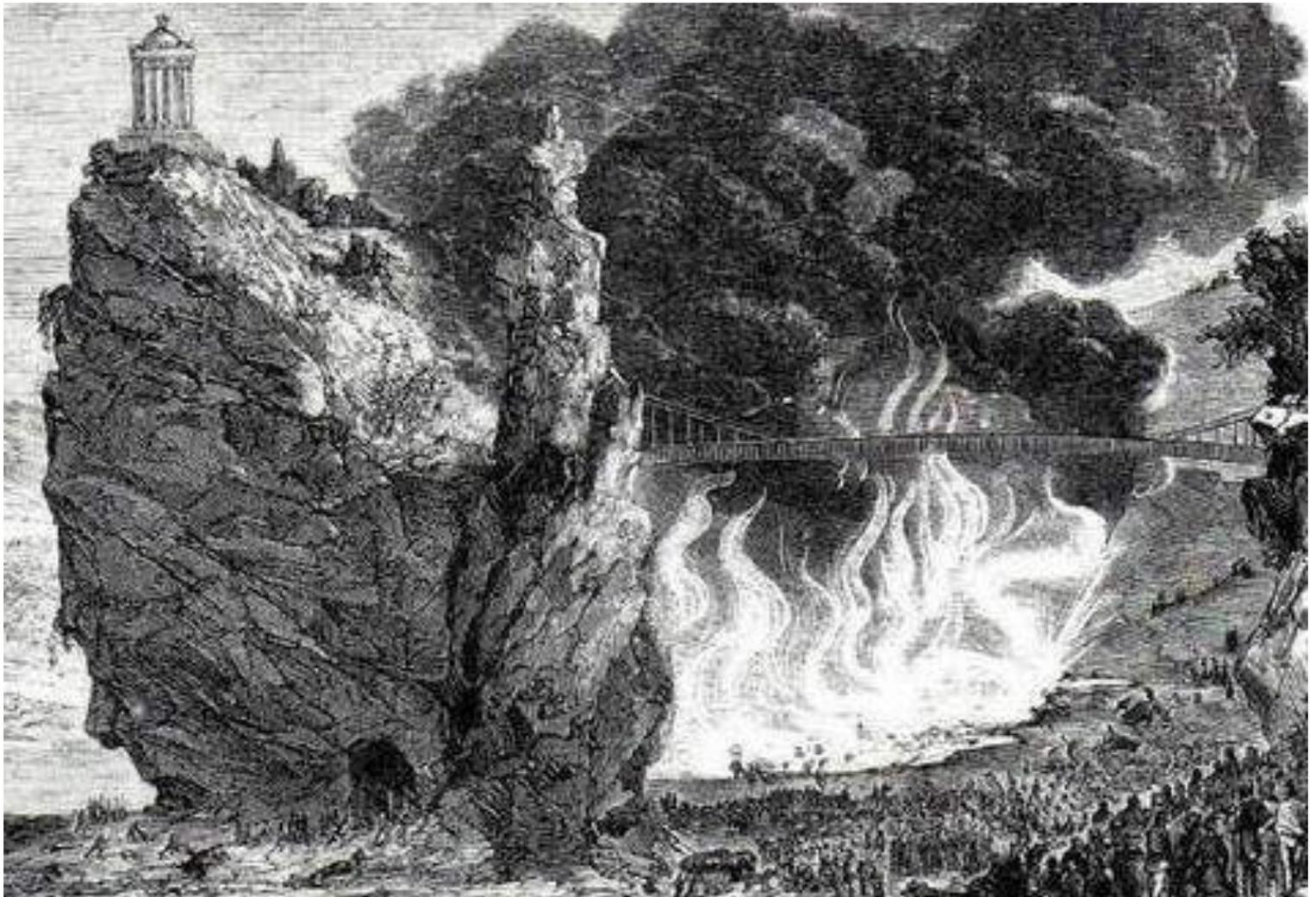
Maßstab 1:180.000

0 1 2 Km

Le siège de Paris (17 septembre 1870 au 28 janvier 1871)

« Durant le siège de Paris en 1870, il y eut un incendie monstrueux produit par des barils de pétrole qui y étaient stockés. »

Information figurant sur Internet : des barils de pétrole !!! A cette période le pétrole était plutôt utilisé pour fabriquer des goudrons... Par ailleurs l'image qui ne cite pas sa source, montre un incendie qui se trouve tout à fait à l'opposé de la grotte où auraient pu être stockés, et préservés éventuellement des bombardements prussiens, ces barils de goudron ! Ne s'agit-il pas plutôt du grand bûcher dans lequel furent incinérés les 300 fusillés des Buttes Chaumont, lors de la semaine sanglante de la Commune de Paris en mai 1871 Cf. ci-après, le témoignage de Lissagaray, publié au début du XX^{ème} siècle ?



La Commune de Paris (18 mars 1871 au 28 mai 1871)

La Commune de Paris est une période insurrectionnelle de l'histoire de Paris qui dura un peu plus de deux mois, du 18 mars 1871 à la « Semaine sanglante » du 21 au 28 mai 1871. Cette insurrection contre le Gouvernement (issu de l'Assemblée nationale qui venait d'être élue au suffrage universel masculin), ébaucha pour la ville une organisation proche de l'autogestion ou d'un système communiste. La Commune est en partie une réaction à la défaite française de la guerre franco-prussienne de 1870 et au siège de Paris, ainsi qu'une manifestation de l'opposition entre le Paris républicain, considéré comme « rouge », et une Assemblée nationale à majorité monarchiste.

La semaine sanglante aux Buttes-Chaumont :

Pendant le siège de Paris, un parc d'artillerie était installé aux Buttes-Chaumont, sans doute hérité de la bataille de Paris de 1814, pour résister à l'encerclement de la ville par les Prussiens : les Buttes-Chaumont étant proches de la « route de l'Allemagne » (actuelle rue Jean Jaurès). Durant la Commune, ce parc sera pris par les Fédérés pour résister aux bombardements de l'armée depuis la Butte Montmartre. Cette batterie aurait été installée sur l'actuel parc de jeux des enfants, à proximité de la tranchée de la Petite Ceinture de Paris... Cette information mérite confirmation.

Un livre du début du XX^{ème} siècle, écrit par le socialiste Lissagaray, rapporte les derniers événements de la « semaine sanglante du 22 au 28 mai 1871 ». Les Buttes Chaumont et le Père Lachaise furent les derniers points de résistance de la Commune, commandés depuis la mairie du XX^{ème} arrondissement (qui était alors en face de l'église St-Jean-Baptiste, ex-cabaret « l'Île d'Amour »), puis de la rue Haxo, dans le XIX^{ème} (près de la place des Fêtes).

« Les Versaillais bombardaient les Buttes grâce aux canons de Montmartre. L'état-major, les différents services, les rares survivants ou présents de la Commune et du Comité central s'étaient établis rue Haxo dans les maisonnettes et les terrains vagues de la cité Vincennes. Ranvier, seul membre du Comité de Salut Public qui figurât encore, se cantonnait aux Buttes-Chaumont, à ses tenaces batteries.

Plusieurs bataillons Versaillais, parvenus par la route stratégique à la rue de Crimée, sont arrêtés rue de Bellevue. De la place du Marché, trois canons unissent leur feu à celui de la place des Fêtes pour protéger les buttes Chaumont. Cinq artilleurs seulement servirent ces pièces toute la journée, n'ayant besoin ni d'ordre ni de chef. A quatre heures, les canons des buttes se taisent faute de munitions; leurs servants vont rejoindre les tirailleurs des rues Meynadier, Fessart et des Annelets.

"Le sol était jonché de leurs cadavres" télégraphia Thiers à ses préfets; "ce spectacle affreux servira de leçon" ... Trois cents qui avaient été jetés dans le lac des Buttes Chaumont étaient remontées à la surface et, ballonnés, promenaient leurs effluves mortelles... Aux Buttes Chaumont on dressa un bûcher colossal inondé de pétrole et pendant des journées une fumée épaisse, nauséabonde, empanacha les massifs »

Ainsi, 300 communards vont être fusillés aux Buttes Chaumont, durant la semaine sanglante et leurs cadavres d'abord jetés dans le lac, seront incinérés là, dans un gigantesque bûcher, les cadavres étant recouverts de goudrons dans le souci d'éviter toute épidémie.



Les Fédérés regroupés dans le parc des Buttes Chaumont.

FICHE N° 5

LA PLACE RHIN-ET-DANUBE



Place Rhin-et-Danube : la « moissonneuse » de Deschamps
(photo MB 05/2017)

Cette place est ouverte, sous le nom de « place du Danube », en vertu du traité passé le 20 mai 1875 entre la Ville de Paris et la Compagnie des marchés aux chevaux et à fourrages, pour permettre l'accès au marché des chevaux à la Villette. L'ancienne place du Danube devient la place du Rhin-et-Danube, en 1977, puis, par un arrêté municipal du 30 janvier 2006, place Rhin-et-Danube, tout court.

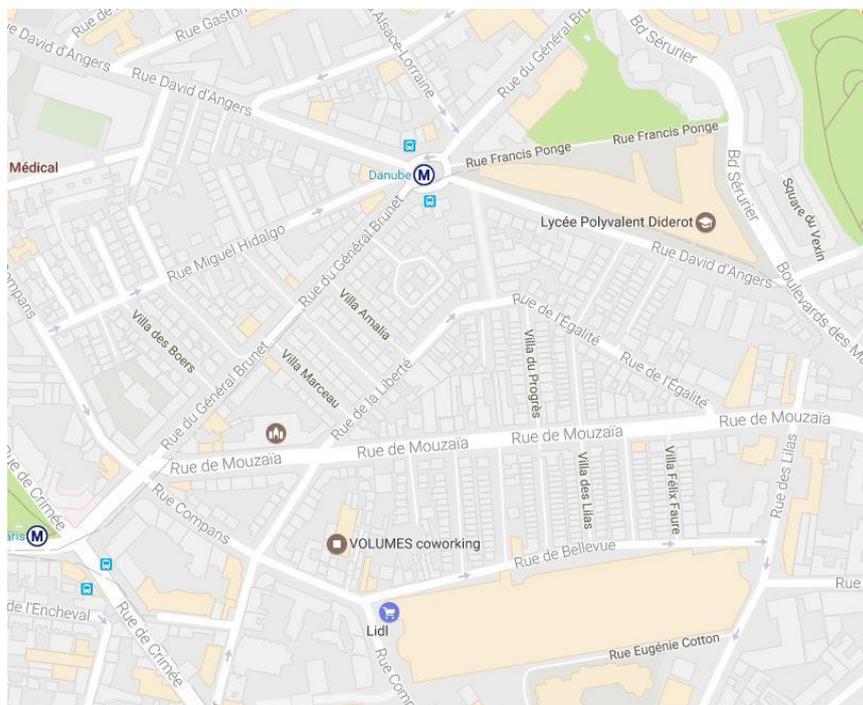
La place porte à présent ce nom en souvenir de la 1^{re} armée française qui s'illustra, entre 1943 et 1945, à la campagne d'Italie, au débarquement de Provence, puis combattit sur le Rhin et le Danube, lors de la Seconde Guerre mondiale. Pendant cette période, la 1^{re} armée française est le nom donné aux unités militaires placées sous les ordres du général de Lattre de Tassigny et assignées à la libération du territoire français. Elle est d'abord connue sous le nom de « 2^e armée » (26 décembre 1943) puis d'« armée B » à partir du 23 janvier 1944, avant de prendre, en septembre 1944, le nom de 1^{re} armée française. C'est la composante principale de l'Armée française de la Libération.

La station de métro Danube qui se trouve sur la place a été construite dans une carrière de gypse. Elle repose sur des piliers de plus de 30 mètres qui prennent appui sur le sol ferme.

Au centre de la place se dresse une sculpture en pierre de Léon Deschamps : « la Moisson ». A proximité de cette place, se trouvait l'hôpital pour enfants, Hérold, transféré à l'hôpital Robert Debré. L'ancien hôpital Hérold a été aménagé, en 1988, en lycée technique, le lycée Diderot.

FICHE N° 6

LA MOUZAÏA



Ci-après, compte-rendu de la visite organisée par l'Association les Amis de la Creuse et les Creusois de Paris, le 14 mai 2017, publié dans « *L'Ami Creusois* » n° 18 – juin 2017

Des « villas » de la Mouzaïa, au parc des Buttes Chaumont : la nature au cœur de Paris...

Un nuage malin flottant au-dessus du 19^{ème} arrondissement de Paris s'est déversé peu avant notre rendez-vous de ce dimanche 14 mai, à la sortie de la station de métro Botzaris. De quoi décourager la curiosité de nombreux inscrits à cette petite randonnée dans un quartier peu connu de la capitale. Une vingtaine de fidèles Amis (surtout des amies...) de la Creuse ont malgré tout été fidèles à leur engagement. Bien leur en a pris, d'ailleurs, car la pluie avait cessé peu avant le rassemblement et nous avons eu droit à une belle après-midi propice à la marche tranquille et à l'écoute des informations données à volonté par notre guide Jean-Bernard Lapeyre, sous l'écoute attentive de notre Président Jean Geneton.

Après un temps d'attente pour permettre à d'éventuels retardataires de nous rejoindre, nous partons à la découverte de ce quartier si peu connu des Parisiens, la Butte de Beauregard qui offrait, du temps de la commune de Belleville, une superbe perspective sur l'Est parisien. Le rattachement d'une moitié de la commune de Belleville avec la commune voisine de la Villette, a donné naissance, en 1860, au 19^{ème} arrondissement de Paris et les champs de céréales, les vignobles et les moulins de la Butte ont cédé la place au gigantisme des tours de logements sociaux, autour de la place des Fêtes. La Butte de Beauregard est appelée aussi le quartier de la Mouzaïa, en souvenir de la prise du "Thénia de la Mouzaïa" (col de montagne près de Blida, en Algérie), le 12 mai 1840, par le duc d'Aumale avec les zouaves et les tirailleurs de Vincennes, sous les ordres du duc d'Orléans, commandant en chef, contre la Smalah de l'émir Abd el-Kader. Ce fait d'armes inspira, d'ailleurs, aux zouaves du maréchal Bugeaud, un populaire chant militaire de l'Armée d'Afrique : "*La casquette du père Bugeaud*".



Métro Botzaris : prêts pour le départ (photos MB 05/2017)

La Butte de Beauregard est encore appelée « quartier d'Amérique », en raison de l'exploitation de carrières de gypse (ou pierre à plâtre), depuis le 13^{ème} siècle, jusqu'en 1872. Le gypse de ces carrières jouissait d'une excellente réputation : chauffé au four, à 120°, il donnait un plâtre de très bonne qualité qui était exporté vers la Louisiane, en Amérique du Nord. Il aurait peut-être servi, dit-on, à l'édification de la Maison Blanche. Ce sont ces carrières qui ont permis à cette dernière enclave bucolique de la butte, d'échapper à l'emprise du béton des années 1970. Car le quartier est fragile, il repose sur de vastes excavations souterraines dont d'énormes piliers supportent les voûtes hautes de 15 mètres, consolidées, çà et là, par des échafaudages. Des réseaux de galeries relient ces cavités, jusqu'à 1000 mètres de profondeur. Il existe d'ailleurs encore de nos jours, dans le quartier, une rue des Carrières d'Amérique. Une habitante du quartier des petites ruelles (des villas) nous a confié qu'au début du siècle dernier une calèche a disparu avec son cheval et son cocher, dans un trou qui s'est soudainement ouvert au passage du convoi dans la ruelle qu'elle habite, la villa Félix Faure. Ceci est peut-être pour la légende, mais, périodiquement, nous dit-elle, des sondages sont pratiqués dans les ruelles, par les services techniques, et du béton est injecté pour prévenir des affaissements de terrain.

Entre les Buttes Chaumont et la Butte du Chapeau Rouge, blotties les unes contre les autres, dans un petit triangle urbain, à l'ombre des grandes tours de la Place des Fêtes, les 250 maisons de la Mouzaïa ont été construites à la fin du 19^{ème} pour les ouvriers modestes qui travaillaient dans les carrières de gypse, mais aussi des meulières du quartier. Elles furent érigées dans des règles strictes imposées par la nature du sous-sol : maisonnettes d'un seul étage, sans cave, conçues par l'architecte Fouquiau, avec leur façade en briques rouges (repeintes aujourd'hui dans la plupart des cas), leur porte d'entrée étroite, leur auvent en fer forgé, leur petite courette à l'arrière et jardinet à l'avant. Le lotissement était disposé de part et d'autre de ruelles en pente,



pavées à l'ancienne, autrefois privées et fermées, aujourd'hui ouvertes, pour notre plus grand bonheur, et éclairées par des lampadaires dont le mât est décoré d'une branche de lierre entrelacée, selon le modèle « Oudry », du nom d'un célèbre dessinateur.

Jean Bernard Lapeyre nous conduit de main de maître dans le labyrinthe de ces petites ruelles au milieu de l'abondance de la végétation entretenue par les riverains pour s'isoler quelque peu de la curiosité parfois malvenue du passant. Les glycines et les bignonnes forment, ici ou là, des arches au-dessus de la ruelle, comme pour encore plus sceller la solidarité et l'amitié avec le voisin d'en face ! Peut-être avons-nous raté l'essentiel : avoir été là un mois plus tôt au milieu des senteurs de rose, de lilas, de chèvrefeuille aux parfums entêtants... l'essentiel est aujourd'hui réservé aux images, pour ces petites maisons qui jouent à cache-cache derrière la végétation et derrière leur palissade.

Villa Emile Loubet : perspective entre deux rues (photo MB 05/2017)

Une première descente villa Eugène Leblanc, puis nous remontons la pente, villa Emile Loubet, redescende villa de Bellevue, et toujours en montant ou descendant les villas parallèles des Lilas, Sadi Carnot, Félix Faure... au point que certaines randonneuses du jour shuntent quelques allers-retours et nous attendent au point de retour obligé de la villa parallèle suivante ! Nous ne ferons pas toutes ces ruelles, il y en a beaucoup d'autres. A l'origine, habitat ouvrier, la poésie bucolique du cadre préservé de ce quartier est aujourd'hui très prisée. Tout d'abord voies privées, les villas ont été progressivement ouvertes à la circulation publique déployant cette configuration singulière de petites sentiers de campagne, comme au temps où ces sentiers conduisaient aux moulins de la butte.



Façade en briques avec décoration insolite villa de Bellevue (photo MB 05/2017)

A l'occasion du centenaire de la Révolution française, en 1889, trois rues furent ouvertes dans ce quartier pour rappeler les valeurs de la République : rue de la Liberté, rue de l'Égalité, rue de la Fraternité. A noter qu'à Paris, c'est la seule rue de la Liberté : un mot trop lourd à porter ?



Rue de la Fraternité, nous nous arrêtons, le temps d'une explication, devant une maison appartenant à une œuvre charitable : « la Bouchée de Pain », fondée en 1884, par un couple par M. et Mme Dehaut. Cette fondation privée offre couvert et gîte aux plus démunis. Reconnue d'utilité publique par décret du 30 juillet 1900, l'association caritative existe encore et le bâtiment du 5 rue de la Fraternité en est le dernier réfectoire. Une plaque en céramique rappelle son identité.

5 rue de la Fraternité : le bâtiment de l'œuvre de la « Bouchée de Pain » (photo MB 05/2017)

Nous arrivons sur l'ancienne place du Danube, créée en 1875, pour servir de marché aux chevaux et aux fourrages. Elle prend ensuite le nom de Rhin et Danube, en 1951, en souvenir de la 1^{ère} armée française qui participa à la campagne d'Italie, au débarquement de Provence, puis combattit sur le Rhin et le Danube, pendant la seconde guerre mondiale. La station de métro Danube qui se trouve sur la place a été construite dans une carrière de gypse. Elle repose sur des piliers de plus de 30 mètres qui prennent appui sur le sol ferme.

**Place Rhin et Danube : la « moissonneuse » de Deschamps
(photo MB 05/2017)**



Nous passons devant le hameau du Danube, au 46, rue du général Brunet, de nos jours, protégé par un digicode. Il fut construit entre 1923 et 1924 par les architectes Albenque et Gonnot qui imaginèrent une série de vingt-huit pavillons établis en forme de boucle. L'ensemble remporta le concours de façades de la ville de Paris en 1926. Plus cossues, ces habitations furent louées par un propriétaire unique à une population d'employés. Les villas des peintres et des poètes, villas Verlaine, Rimbaud, Laforgue, Monet, suivent le mouvement concentrique. Dommage, nous ne pouvons qu'entre percevoir ce village-mystère, sans avoir l'autorisation d'y pénétrer !



Nous terminons la visite du quartier par l'église baroque Saint-François d'Assise, inaugurée en 1927, les travaux commencés en 1913 ayant été interrompus par la guerre. Les poutres de la charpente sont en béton avec imitation bois et le clocher repose lui aussi sur des piliers qui mesurent jusqu'à 41 mètres, pour prendre également appui sur le sol ferme.

Un moment de repos bien mérité après presque trois heures de marche ininterrompue ! Et nous avons en plus la chance de pouvoir assister à la répétition d'une chorale.

Retour au métro Botzaris après une très agréable après-midi dans ce petit quartier insolite : la Mouzaïa ou la promesse d'une après-midi réussie. Merci Jean-Bernard...

**Église Saint François d'Assise, rue de la Mouzaïa
(photo MB 05/2017)**

**Le groupe réduit au parc des Buttes Chaumont, avec son Président et son guide du jour, le temple de Vesta et le pont Eiffel en arrière-plan : pour une prochaine visite du Parc... !!!
(photo MB 05/2017)**



FICHE N° 7

LA BUTTE DU CHAPEAU ROUGE

Ouvert en 1939, ce parc de 4,7 hectares, a été conçu par l'architecte Léon Azéma dans un style néoclassique typique des années 1930. Il occupe une zone de carrières de gypse qui s'étendait alors jusqu'au parc des Buttes-Chaumont. Il n'a été aménagé que très tardivement, cette zone de Paris ayant été quelque peu laissée à l'abandon jusqu'au début du 20^{ème} siècle. La butte n'a, en effet, fait l'objet d'aucun aménagement après la démolition de l'enceinte de Thiers durant les années 1920, contrairement à l'essentiel de la zone, où sont édifiés des logements sociaux et des équipements sportifs.

Peu connu des Parisiens, le parc offre une vue dégagée sur la banlieue nord-est de la capitale. Le festival Silhouette y est organisé (en 2016 : du 26 août au 3 septembre). C'est un festival de courts métrages gratuit, organisé depuis 2002 par l'Association Silhouette en plein air, fin août-début septembre. Habituellement au parc des Buttes-Chaumont, le festival déménage en 2013 au parc de la Butte du Chapeau-Rouge. Pendant plus d'une semaine, chaque soirée au parc débute par une heure de concert, suivi d'environ deux heures de projection de courts métrages sur un écran gonflable géant. Il comporte une compétition internationale de courts métrages et des projections spéciales hors compétitions.



Autrefois, la butte du Chapeau-Rouge constituait une parcelle de la plaine du Pré-Saint-Gervais, animée d'une guinguette qui lui a laissé son nom. Ici, au début des années 1910, les mouvements politiques et les syndicats de gauche se rassemblaient pour défendre le pacifisme contre le militarisme.

Au printemps 1913, alors que la guerre devenait imminente, le rassemblement, en souvenir des communards, qui devait se tenir comme chaque année au Père-Lachaise, fut annulé par le gouvernement de Louis Barthou. Ce dernier redoutait que la manifestation ne se retourne contre lui. Le 25 mai, cent cinquante mille personnes répondirent alors à l'appel de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), à manifester, à la place, au Pré-St-Gervais.

Là, au milieu d'une véritable marée humaine, Jean Jaurès prononce son discours contre la loi des trois ans tendant à allonger d'une année le service militaire. Les premiers journalistes photographes immortalisent sur le vif son charisme. Malgré l'ampleur de la mobilisation, l'Assemblée nationale vota la loi.

œuvres :

- Fontaine monumentale surmontée d'une statue, *Ève*, de Raymond Couvègnes (1938).
- Statue *L'Enfance de Bacchus*, de Pierre Traverse (1938).
- Monument aux combattants et victimes d'Afrique du Nord, œuvre d'Eugène Dodeigne.

FICHE N° 8

LA BUTTE BERGEYRE

Située sur une colline à l'ouest du parc des Buttes-Chaumont, dans le 19^e arrondissement, non loin de la place du Colonel-Fabien, la butte Bergeyre culmine à une centaine de mètres d'altitude. Cette butte est relativement isolée : on n'y accède en véhicule motorisé que par la rue Georges-Lardennois et à pied par deux escaliers, l'un situé avenue Simon-Bolivar et l'autre au 17 de la rue Manin, ou par un chemin au bout de la rue des Chauffourniers. Le sommet de la butte se situe à l'intérieur de l'ovale formé par les rues Georges-Lardennois, Philippe-Hecht et Barrelet-de-Ricousur, 120 m. de long et 60 m. de large environ et est également parcouru par deux petites rues : la rue Rémy-de-Gourmont et la rue Edgar-Poe.

Desservie par ces voies pavées, la butte est lotie d'immeubles d'habitations. Sur le côté sud, certains reposent à la fois sur sa base et son sommet. Par contre, sur sa partie ouest, la butte offre un panorama dégagé vers le reste de Paris, en direction de Montmartre et du Sacré-Cœur. Sur sa partie supérieure, cette zone abrite également un espace vert, le jardin de la Butte-Bergeyre, qui descend vers la rue des Chauffourniers. Il comprend un jardin partagé composé de plusieurs espèces d'arbres, de plantes, de fleurs et de plantes aromatiques ainsi qu'un petit vignoble, le « clos des Chauffourniers », planté en pinot noir et produisant 100 litres de vin par an.

Au début des années 2010, environ 1 200 personnes y vivent, avec une surreprésentation d'architectes et d'artistes. Parmi les habitants actuels ou passés : le metteur en scène Jean-Paul Goude, l'acteur Clovis Cornillac et le cinéaste Jacques Audiard, le directeur de ballet à l'Opéra Garnier, Patrick Dupond, le designer australien Marc Newson.

Sur des estampes des XVII^e et XVIII^e siècles, on distingue plusieurs moulins, démolis probablement en 1778. Comme les autres collines des Buttes Chaumont, le sous-sol de la butte Bergeyre est exploité jusque vers 1850 par des carrières de gypse et de pierre. Lors de la construction du parc des Buttes-Chaumont, à la différence des autres buttes, la butte Bergeyre n'est pas aménagée en espace vert et reste isolée après le percement de la rue Manin. Vers 1878, l'homme politique Émile Bin, proche de Georges Clemenceau, ouvrit un « historiama », lieu de récit historique.

Peu après 1900, la veuve du baron Adolphe de Rothschild fait construire la fondation ophtalmologique qui porte son nom en contrebas de la butte à l'angle des rues Manin et Mathurin Moreau. Vers 1908, le versant opposé de la butte voit arriver un parc d'attraction, les Folles Buttes exploité par la Société d'exploitation d'attractions parisienne. Le site reçoit aussi des spectacles de music-hall et de théâtre, un restaurant et un bal et même un cinéma de plein air, le Cinéma champêtre. Après-guerre, on construit des courts de tennis, des garages automobiles et même une crèche municipale.

La butte Bergeyre doit son nom au stade Bergeyre, inauguré en août 1918 et ainsi nommé en hommage à Robert Bergeyre, joueur de rugby à XV, décédé à vingt ans au début de la Première Guerre mondiale. En avril 1914, le Sporting Club de Vaugirard commence les travaux d'un stade de rugby sur les prés du centre de la butte. Interrompus par la guerre, les travaux reprennent ensuite. La première manifestation sera une rencontre internationale d'athlétisme, le Meeting des champions alliés, le 18 août 1918.

En 1926, le stade est démoli. Le sol instable du stade nécessite d'onéreux et fréquents travaux de consolidation que le Sporting Club de Vaugirard finit par ne plus pouvoir financer. Dès 1924, il est question de le fermer en même temps qu'est négociée l'absorption du club par le Red Star. Le terrain voit encore se dérouler sur sa pelouse des rencontres en 1925 mais il est vendu en avril 1926 par la famille de Gaston François-Sigrand au lotisseur immobilier Charles Péliissier. Son plan de division en 220 lots reçoit l'accord du préfet dès août 1926, assorti d'un cahier de charges relatives à la sécurisation du

sous-sol. La vente des lots débute mi-1927. La meneuse de revue, Joséphine Baker, est en 1928 la marraine de l'inauguration des premiers logements. Péliissier et son associé Stern au sein de la Société générale parisienne immobilière édifient à leur compte, en 1930, les immeubles ceinturant la butte du 1 au 17, rue Manin et du 50 au 62, avenue Simon-Bolivar (n^{os} 50-62). Les constructions se poursuivent malgré un glissement de terrain en février 1931. Le parc des Folles Buttes semble encore actif en 1925 mais abandonné avant 1933, sur le terrain vague où s'amusa Mouloudji.



Stade Bergeyre en 1922

C'est en 1933 qu'est bâtie l'étrange maison Zilvelli de l'architecte moderniste Jean Welz (1900-1975). Cette maison de vingt mètres de long et de quatre mètres cinquante de large à flanc de colline reposant sur de frêles piliers cruciformes en béton armé s'élevant jusqu'à cinq mètres au-dessus du sol fait penser à Le Corbusier, mais le béton brut laisse ici apparaître les joints de chaque plaque de parement de façade et s'éloigne de l'aspect lissé de la villa Savoye. Construites à dessein par Welz, les deux grandes fenêtres offrent des vues remarquables : celle de la façade ouest offre une vue dégagée sur la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre alors que celle au sud offre une vue sur toute la hauteur de la tour Eiffel. La façade sud disposait d'un balcon constitué par une lame porteuse en béton avec un bureau et un siège intégré formant un véritable bureau extérieur. Ce dernier fut malheureusement détruit à la demande de la Préfecture et le patrimoine architectural unique que représente la maison Zilvelli est aujourd'hui laissé à l'abandon, vide de tout occupant.

En cavale, l'écrivain Henri Calet achève rue Edgar-Poe son premier roman, *La Belle Lurette*, publié en 1935. Fuyant le régime de Mussolini, le secrétaire général du Parti socialiste italien Pietro Nenni s'installe au 22, rue Rémy-de-Gourmont de 1931 à 1940. Pierre Naville, écrivain compagnon du surréaliste André Breton et sociologue trotskiste, résida au 6 de la rue Georges-Lardennois au milieu des années 1930. Le peintre et décorateur Maurice Lederlé (1887-1988) y construit sa maison-atelier au 5 de la rue Philippe-Hecht. Son confrère néo-réaliste Georges Pacouil (1903-1997) habita vers 1936, au n^o 6. Ami de Pablo Picasso, l'aquarelliste et lithographe Lucien Desmedts (1919-1993) se fixa plus tard au n^o 1. L'aquarelliste Pierre Berjole (1897-1990) s'installe au n^o 18 de 1929 à 1943.

Aujourd'hui, en 2018, l'activité commerciale se résume à l'épicerie associative, *L'Utopicerie*, qui est aussi le siège de l'Association des habitants de la butte Bergeyre, et au marchand de fleurs voisin. Par le passé, un débit de boissons se tenait à l'angle des rues Barrelet-de-Ricou et Edgar-Poe et dans cette dernière, un magasin proposait des articles de ménage. Le restaurant *Au Village* était situé au 18 de la rue Rémy-de-Gourmont sur l'emplacement de l'actuelle clinique et un marchand de couleurs prenait place au 84, rue Georges-Lardennois face à un salon de coiffure.

FICHE N° 9

LA PLACE DU COMBAT ET LA VOIRIE MONTFAUCON

La place du colonel Fabien

Elle est surtout connue en raison de la présence, depuis 1971, du siège du Parti communiste français, conçu par l'architecte brésilien, Oscar Niemeyer. Elle prend sa dénomination actuelle par un arrêté du 7 juillet 1945, en hommage au colonel Fabien (1919-1944), militant communiste et Résistant français, mort en tentant de désamorcer une mine à Absheim, en Alsace, en prévision du franchissement du Rhin, en décembre 1944.

L'immeuble du PCF

Oscar Niemeyer en dresse l'esquisse, dès 1965. Les travaux du bâtiment commencent en 1968 et s'achèvent en 1971, tandis que la coupole, le parvis et le hall souterrain ne le sont qu'en 1979-1980. Les façades sont recouvertes d'un mur-rideau de Jean Prouvé. Situé Place du Colonel-Fabien, le lieu porte sémantiquement les mêmes initiales que le nom du parti (PCF) ; le fait que cette place rende hommage au résistant communiste le Colonel Fabien est également symbolique.

La coupole blanche surplombe la salle du Conseil national du PCF, autrefois Comité central. La coupole représente le ventre d'une femme enceinte d'après Oscar Niemeyer.



Le grand bâtiment, comportant des vitres en verre fumé (364), est en forme de « S ». Cette forme permet de réaliser le contreventement du bâtiment. Les étages reposent uniquement sur 5 poteaux, si bien que le bâtiment semble flotter au dessus du sol. Cette singularité peut être observée depuis la rue.

Le sous-sol a été réalisé avec des parois moulées laissées intentionnellement en aspect brut (béton brut de décoffrage).

Le Programme commun y a été signé en 1972, et l'immeuble a été classé au titre des monuments historiques le 26 avril 2007.

Pour assurer de nouvelles ressources financières au parti, Robert Hue autorise d'abord l'organisation d'un défilé de la marque Prada, qui sera suivi d'une longue série d'autres, comme Thom Browne, en 2010, ou Jean-Paul Gaultier en 2014. Alain Souchon y a également organisé un clip. Marie-George Buffet se résout à louer une partie des locaux à partir de 2009, d'abord le second étage, « à un bureau d'architectes, à un studio de design et à une maison de production ». En 2012, des scènes du film *De l'autre côté du périph* y sont tournées, ainsi que *Cherchez Hortense*, et en 2013, de *20 ans d'écart* et de *L'Écume des jours*. En 2015, le lieu sert de décor pour la minisérie *Trepalium*.

Le hall d'entrée de plus de 1 000 m² accueille dans l'Espace Niemeyer, de grandes expositions artistiques, comme *Putain de guerre !* du dessinateur Jacques Tardi en 2014, ou *Horsesvisions* du peintre Jacques Benoit et de la photographe Véronique Durruty, en 2015.

Le colonel Fabien

Pierre Georges, alias Frédo, alias colonel Fabien en 1944, est célèbre pour avoir été, à l'époque de l'occupation de la France par les Allemands, l'auteur du premier attentat contre un militaire allemand : l'assassinat de l'aspirant de marine Alfons Moser, le 21 août 1941, à la station Barbès - Rochechouart du métro de Paris.

Pierre Georges, qui porte à cette époque le pseudonyme de « Frédo », réalise lui-même, à titre d'exemple, ce qui est considéré comme le premier attentat meurtrier contre les troupes d'occupation, en tuant le 21 août 1941 un militaire de la Kriegsmarine, l'aspirant Alfons Moser, sur les quais du métro à la station Barbès - Rochechouart. Un militant communiste est présent auprès de Pierre Georges pour l'assister et assurer sa protection lors de son repli, tandis que deux autres sont aux extrémités du quai pour observer et rendre compte. La station Barbès - Rochechouart (ligne 4) a été choisie par les communistes en raison de la courbure prononcée de son quai (on ne voit pas ce qui se passe à l'autre extrémité de la rame) et de multiples possibilités de fuite, notamment en empruntant l'autre ligne (n° 2, aérienne) qui la dessert. À un moment de leurs préparatifs, les jeunes communistes se rendent compte qu'ils pourraient tout aussi bien pousser l'Allemand sur la voie au moment où la rame entre, mais cette idée est écartée car ils ne souhaitent pas qu'on puisse penser que la mort de l'Allemand est due à un accident.

L'attentat du métro Barbès est aussi un acte de représailles contre les Allemands faisant suite à l'arrestation — lors d'une manifestation à la station de métro Strasbourg-Saint-Denis — et à l'exécution l'avant-veille dans le bois de Verrières de deux jeunes militants. La date du 21 est choisie en référence à l'invasion de l'Union soviétique déclenchée deux mois plus tôt à un jour près. Avec des moyens dérisoires — deux balles de 6,35 millimètres — Pierre Georges modifie d'un coup l'atmosphère parisienne. L'attentat marque l'entrée du PCF dans la résistance armée. Cet attentat des communistes et ceux qui suivent sont réalisés dans le but d'aider l'URSS :

- 1- en obligeant le Reich à maintenir des troupes à l'Ouest,
- 2- en éloignant des occupants les populations occupées, à la suite d'éventuelles représailles.

Stratégie de la technique guerrière utilisée par les communistes : « provocation-répression », politique désapprouvée par de nombreuses personnalités de l'époque, par suite des représailles qu'elle engendre.

A ce sujet, Maurice Schumann, déclare le 28 août 1941, à *Radio Londres* : « Les coups de feu tirés par le jeune Français sont la suite logique, fatale, inéluctable de l'attentat permanent contre la Nation française par l'ennemi et ses complices [...] l'attentat appelle l'attentat. »

Cet attentat est suivi de la mise en place par Vichy de tribunaux d'exception, les « sections spéciales », chargées de la répression, qui prononcent trois condamnations à mort de communistes, exécutés le 28 août 1941, et une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, celle d'un journaliste communiste, néanmoins fusillé par les Allemands, le 15 décembre 1941. Après cet attentat, et ceux qui suivent, Hitler ordonne l'exécution de cent otages.

Mais Otto von Stülpnagel, le gouverneur allemand du Grand Paris, répugne à des représailles massives parce qu'il comprend la stratégie et veut déjouer l'intention politique du parti communiste. Il mise de préférence sur la traque policière des auteurs d'attentats, qui est très efficace, et sur des exécutions ponctuelles d'otages choisis parmi les personnalités communistes de premier plan,

comme Gabriel Péri, et de quelques résistants gaullistes. Par ailleurs, dans l'intention de tourner la population contre les « terroristes », Stülpnagel présente la résistance communiste comme étrangère, et plus précisément comme « judéo-bolchévique », « juif-communiste », expression bien ancrée encore dans le petit peuple limousin... Sa répression prend donc la forme des premières rafles de Juifs, dont beaucoup sont d'origine étrangère, dans le 11^e arrondissement de Paris. Les premières fusillades massives d'otages communistes, sur l'insistance expresse d'Hitler, font suite à l'attentat de Nantes, le 20 octobre 1941, où un jeune communiste de l'Organisation spéciale, Gilbert Brustlein, l'adjoint de Pierre Georges à Barbès, exécute le chef de la Kommandantur, Karl Hotz. La plus célèbre de ces exécutions de masse, du 22 octobre 1941, est celle de Châteaubriant, dans laquelle meurt Guy Môquet.

Le 23 octobre, le général de Gaulle parle depuis Londres pour exprimer à la fois son désaccord tactique concernant ces attentats (contrairement aux communistes, il ne veut pas de guérilla urbaine en France métropolitaine) et son soutien moral : « Il est absolument normal et absolument justifié que des Allemands soient tués par les Français. Si les Allemands ne voulaient pas recevoir la mort de nos mains, ils n'avaient qu'à rester chez eux [...] Mais il y a une tactique à la guerre et la guerre doit être conduite par ceux qui en ont la charge [...] ». Et après les représailles allemandes, il confie à son entourage : « C'est dans ce sang que se noiera la Collaboration ».

Après mars 1942, et l'élimination quasi complète des premiers combattants, pris par la police française et fusillés par les Allemands, l'Organisation Spéciale du PCC devient les Francs-tireurs et partisans (FTP), de recrutement plus large.

La place du Combat

Avant de changer de nom, en 1945, cette place, parfois appelée place Saint-Louis en raison de la proximité de l'hôpital Saint-Louis, doit son nom, place du Combat, à l'organisation de combats d'animaux, de 1778 à 1850. À l'intérieur d'un cirque en bois, les Parisiens et les marchands qui entraient ou sortaient de Paris, pouvaient assister, à cette époque, à des combats entre chiens et taureaux, chiens et sangliers, etc.

Sur cette même place se tenait une barrière d'octroi qui faisait partie du mur des Fermiers généraux. Cette barrière était positionnée en arc de cercle afin de laisser le cirque sanglant à l'extérieur de la ville. Ce cirque avait sans doute pour objectif initial de faire patienter les marchands entrant dans Paris...

Le décret d'interdiction des combats date de 1883 selon Alfred Delvau, journaliste de l'époque, dans son *Histoire anecdotique des Barrières de Paris* (1865).

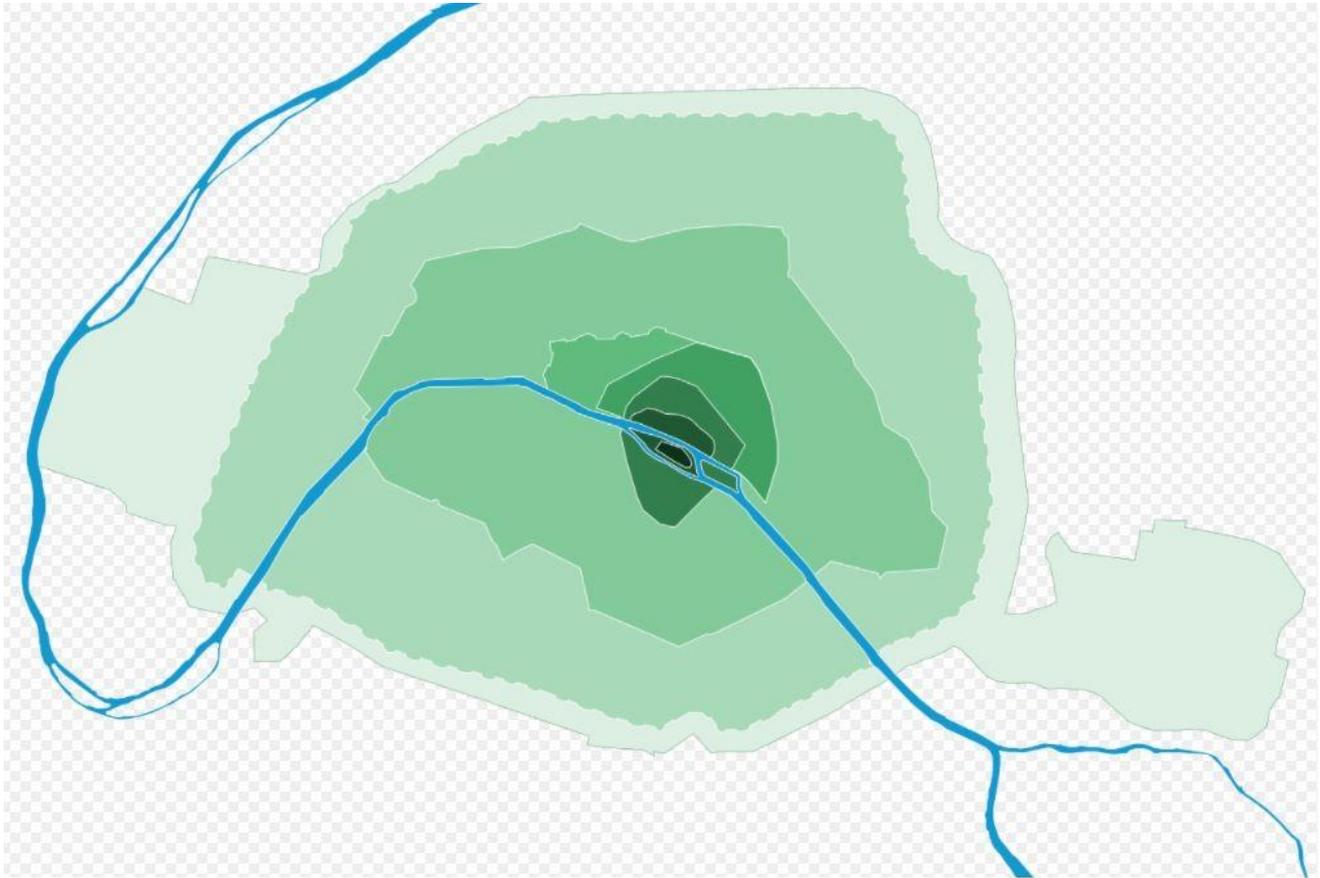
La barrière du Combat

Le mur des Fermiers généraux fut l'une des enceintes de Paris, construite juste avant la Révolution de 1784 à 1790. L'objectif du mur était de permettre la perception par la Ferme générale, aux points de passage, d'un impôt sur les marchandises entrant dans la ville. D'une longueur de vingt-quatre kilomètres, il fut détruit en 1860, lors de l'extension de Paris jusqu'à l'enceinte de Thiers.

Au fur et à mesure de sa croissance, Paris est entouré de sept enceintes successives, auxquelles s'ajoute une hypothétique enceinte gauloise. Chronologiquement, on compte : l'enceinte gauloise mentionnée, une enceinte gallo-romaine, trois enceintes médiévales dont celle de Philippe Auguste et de Charles V, l'enceinte de Louis XIII, dite des *Fossés jaunes*, l'enceinte des Fermiers généraux, et l'enceinte de Thiers. Ainsi, depuis l'Antiquité jusqu'au XX^e siècle, Paris est toujours entouré d'enceintes, sauf pendant un siècle, de 1670 (date de la démolition du mur de Louis XIII sur ordre de Louis XIV) à 1785 qui correspond à la date du début de la construction du mur des Fermiers généraux.

Les enceintes de Paris, appelées aussi « murs » de Paris, rythment la croissance de la capitale, favorisant son extension lorsqu'elles englobent et protègent une partie de la campagne environnante, au risque souvent d'une certaine surpopulation. Elles ont laissé peu de traces sur le plan architectural : seuls subsistent quelques pans de l'enceinte de Philippe Auguste et quelques pavillons de Ledoux rescapés du mur des Fermiers généraux. C'est surtout dans le tissu urbain qu'elles ont profondément marqué l'évolution urbaine de Paris, en particulier dans les dessins concentriques des boulevards :

- les Grands Boulevards, construits à la place de l'enceinte de Louis XIII,
- les boulevards construits à la place du mur des Fermiers généraux,
- les boulevards des Maréchaux, construits à la place du chemin de ronde interne (élargi) de l'enceinte de Thiers,
- le boulevard périphérique, construit légèrement à l'extérieur des boulevards des Maréchaux.



Les limites de Paris du IV^e siècle à 2015. ■ Enceinte gallo-romaine ■ Enceinte carolingienne ■ Enceinte de Philippe Auguste ■ Enceinte de Charles V ■ Enceinte de Louis XIII ■ Mur des Fermiers généraux ■ Enceinte de Thiers ■ Aujourd'hui

En 1782, les fermiers généraux proposèrent au roi Louis XVI d'enfermer Paris dans un nouveau mur d'enceinte, en faisant percer des ouvertures exclusivement destinées à l'introduction des marchandises nécessaires à la consommation des habitants de la capitale. Le projet fut accepté et le mur fut érigé. La fonction fiscale du mur le rendit très impopulaire, et suscita cet alexandrin anonyme, cité par Beaumarchais (1732-1799) évoquant l'impopularité du mur en 1785, au point d'en faire une des causes de la Révolution : « Le mur murant Paris rend Paris murmurant ».

Les passages ménagés dans l'enceinte s'appelaient des barrières. La plupart des barrières étaient munies de bâtiments (ou bureaux d'octroi), appelés « propylées », par leur concepteur, l'architecte Claude-Nicolas Ledoux. Lors de l'agrandissement de Paris de 1860, le mur fut abattu et seuls quatre propylées furent conservés, qui subsistent depuis lors :

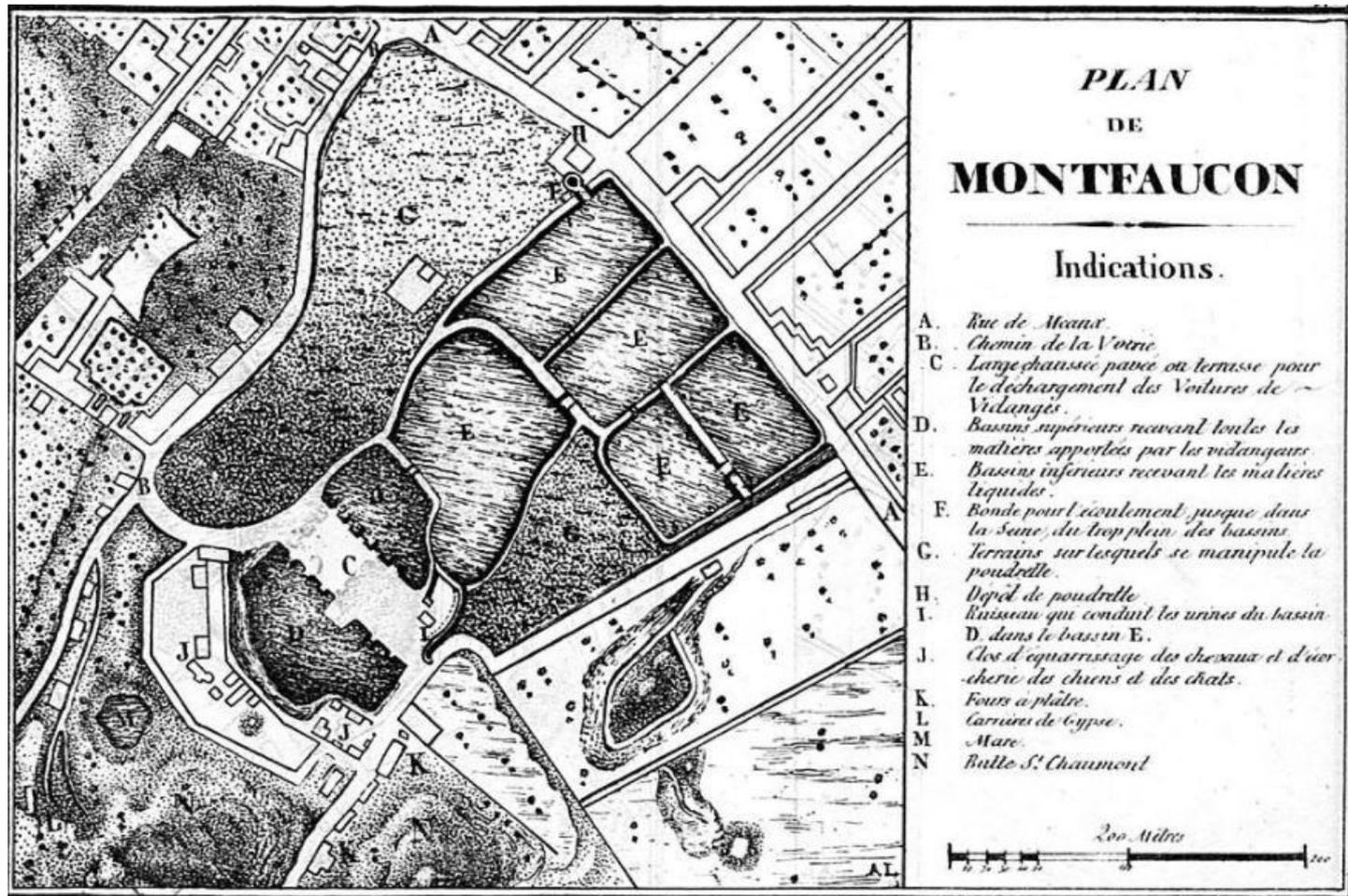
- la rotonde du parc Monceau, à la barrière de Chartres,
- la rotonde de la Villette, construite pour la barrière Saint-Martin, place de la Bataille-de-Stalingrad,
- la barrière du Trône, près de la place de la Nation,
- la barrière d'Enfer, place Denfert-Rochereau.

Lors de la bataille de Paris de 1814, la barrière du Combat a été héroïquement défendue par les artilleurs de marine, la Garde nationale et des élèves polytechniciens. En 1871, la barrière était l'ultime retranchement des insurgés de la Commune de Paris.

La voirie de Montfaucon

Du temps de Louis XIII, il existait sept voiries autour de Paris : celles des Portes Saint-Antoine, du Temple, Saint-Lazare, Montmartre, de la Conférence, Saint-Victor, du Pré-aux-Clercs et de Montfaucon. Le Roi fit fermer toutes les voiries à l'exception de celle de Montfaucon, au Nord-est de Paris.

Après la disparition du gibet de Montfaucon, vers la fin du XVIII^e siècle, pendant la période de la Révolution française, l'endroit était dévolu aux plâtriers, la butte servant de carrière, et aux équarrisseurs, le lieu étant propice à l'abattage des chevaux et à l'enfouissement ou l'exposition de leurs cadavres. Le lieu de l'équarrissage était situé à 36 mètres au-dessus du niveau de la Seine et 46 mètres au-dessous du sommet de la Butte-Chaumont.



L'équarrissage consiste à abattre des animaux que l'on considère comme impropre à la consommation. Au XIX^e siècle, il s'agit principalement du cheval, moyen de transport et animal domestique apprécié des Parisiens, mais aussi des chats et des chiens. L'équarrisseur Dusaussois est le plus important de cette voirie, au début du XIX^e siècle et possède l'établissement le mieux aménagé.

On retirait le crin des chevaux, quand c'était possible, les chevaux emmenés à l'équarrissage étant souvent déjà tondus, ou trop malades pour avoir du crin. On en récupérait la crinière, les crins de la queue, la peau, éventuellement la chair s'ils avaient été condamnés à la suite d'une fracture. La peau était envoyée aux tanneurs de Paris, établis le long de la Bièvre, alors encore à ciel ouvert. Les intestins et autres abats servaient comme engrais (la « poudrette »).

25 chevaux par jour, soit 9125 en 1784, jusqu'à 15000, selon les femmes chargées de les écorcher, après être laissés parfois plusieurs jours serrés les uns contre les autres pour ne pas tomber, quel que soit le temps ou la température, sans nourriture, sans eau... jusqu'à leur abattage !

La chair des chevaux était considérée comme impropre à la consommation, officiellement elle servait aux animaux, en particulier ceux du Jardin des Plantes. Elle était revendue dans les bas quartiers de Paris et servie aux pauvres gens qui ne faisaient pas la fine bouche devant cette viande interdite. Les

ouvriers équarisseurs eux-mêmes étaient payés en partie en viande de cheval et ne s'en portaient pas plus mal, puisque leur population a même résisté beaucoup mieux au choléra que les autres personnes pendant les épidémies parisiennes, et ils vivaient facilement jusqu'à 70 ans. Les asticots pour les pêcheurs étaient alors produits par l'exposition des restes des chevaux, laissés à l'abandon afin que les mouches s'en servent pour produire leurs œufs. Les asticots ainsi produits étaient vendus aux pêcheurs et aux producteurs de volailles. La production d'asticots attirant les mouches, les mouches, elles, attiraient les hirondelles qui tournoyaient en permanence au-dessus de la voirie. En automne, les chasseurs venaient tirer sur la nuée d'hirondelles.

La voirie attirait aussi les rats en très grand nombre au point que les équarisseurs devaient régulièrement organiser des massacres à l'aide de pièges. Mais cela ne suffisait pas et les rats proliféraient dans les quartiers alentours et faisaient souvent s'écrouler les maisons.

À côté des équarisseurs, les vidangeurs venaient jeter les matières fécales de Paris, mais l'odeur n'était pas pire que celle de l'équarrissage. Ces odeurs se répandaient surtout, du fait des vents, vers l'est, en direction de Pantin et Romainville, Belleville. Par contre, lorsque le vent soufflait du Nord, tout Paris en était incommodé. La quantité des matières amenées était de 16 000 voitures (à cheval !) environ par année (exemples de 1810-1811-1812), soit 498 700 tinettes (récipients utilisés dans les lieux d'aisance, sans fosse ni tout à l'égout).

Six bassins se succédaient, superposés en gradins, l'un au-dessus de l'autre. Les charrettes à bras et voitures à cheval de vidange déchargeaient leurs immondices dans le premier et le deuxième bassin et les liquides passaient ensuite par des rigoles dans les bassins suivants. Un trop plein existait dans le troisième bassin et se vidait dans le grand égout de ceinture.

Sept terrains d'épandage permettaient d'étaler et de faire sécher les matières extraites des bassins.

Trois collines étaient formées par l'accumulation des matières desséchées.

Deux emplacements recevaient les chevaux qui mouraient tous les jours dans Paris.

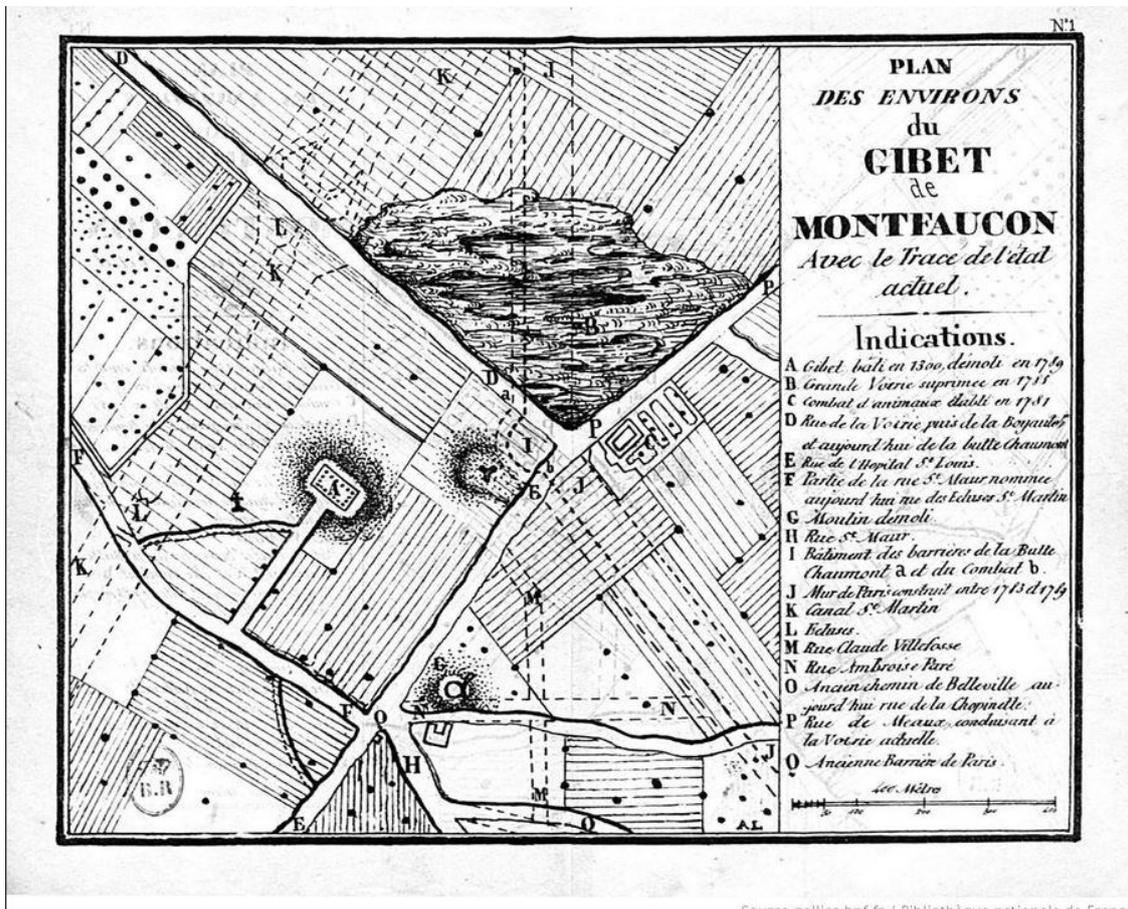
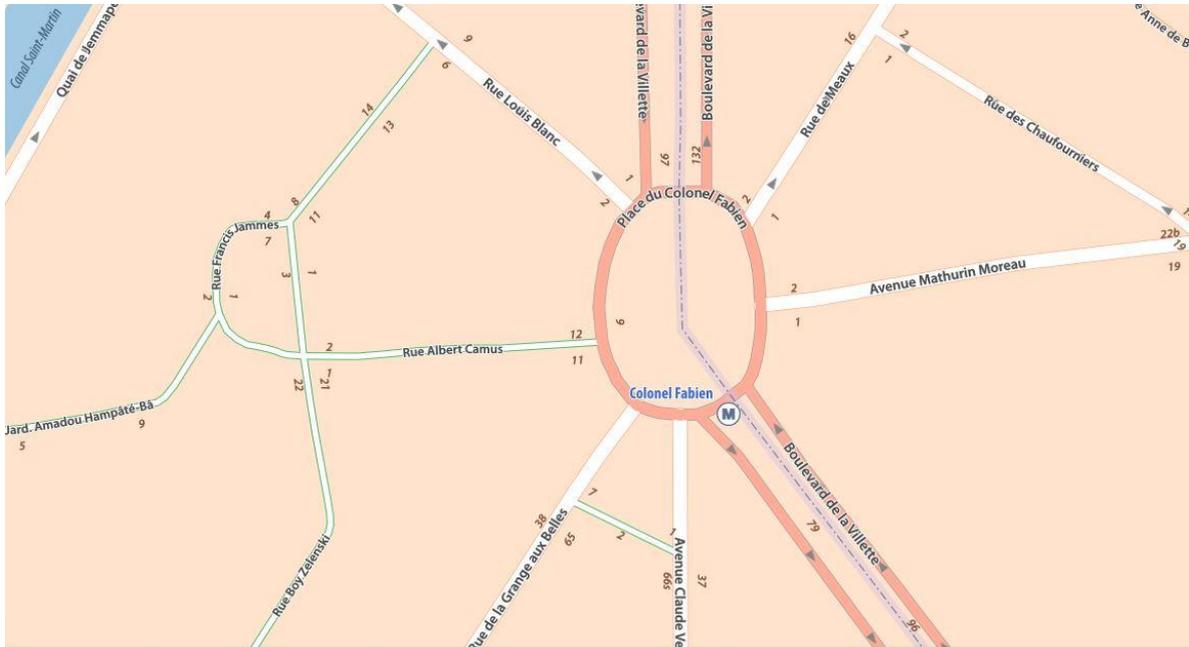
Des hangars et des maisonnettes contenaient le matériel pour faire fondre la graisse des chevaux.

Un bâtiment spécialisé servait à faire cuire et torrifier le sang de bœuf pour la fabrication du « bleu de Prusse ». Tout autour étaient les terrains cultivés des jardiniers et des horticulteurs utilisant la « poudrette »....

Déjà le 11 nivôse de l'an XIII (1^{er} janvier 1805), le préfet de la Seine, s'inquiétant de la présence de la voirie de Montfaucon au sein de la ville de Paris, avait fait un appel d'offres pour un déplacement de Montfaucon. Ce n'est qu'en 1817 qu'une ordonnance fut publiée afin d'ouvrir une nouvelle voirie en forêt de Bondy. Et il fallut attendre 1849 pour que Montfaucon soit fermé. Le lieu fut alors rapidement construit.

FICHE N° 10

LE GIBET DE MONTEFAUCON



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Étude archéologique du site en 1821 – Carte BNF

Montfaucon tient peut être son nom d'un certain Falco ou Fulco. Détenteur d'un titre de comte (à l'origine comes – compagnon, délégué de l'empereur romain - attribution équivalent à celle d'un préfet des temps modernes...) alors non héréditaire, celui-ci se trouvait à l'hiver 986 en possession d'un terrain situé non loin de là et le vendit moins d'un an plus tard à l'abbaye Saint Magloire, laquelle se trouvait à trois kilomètres plus au sud, à Beaubourg, par la route Saint Denis. C'est peut être le même personnage, portant le même prénom de rapace, Faucon, qui est mentionné en 1027 comme ultime vicomte de Paris, et qui, à ce titre, était chargé du gibet du comté de Paris, pour l'application des peines prononcées par la justice royale. Les Fourches de la grande Justice du comté de Paris étaient le principal et le plus grand gibet des rois de France.

Le gibet de Montfaucon (les buttes portent parfois le nom du propriétaire du terrain), était érigé à 150 mètres de l'actuelle place du colonel Fabien, par la rue Albert Camus, jusqu'à la place Robert Desnos et, attenant, au sud de cette place, le square Amadou-Hampâté Bâ (écrivain et ethnologue). Il se dressait là, sur une petite éminence (butte), assise sur une colline en pente douce (actuellement les Buttes Chaumont), dominant la route du Nord, à l'écart de Paris, sous les vents d'ouest dominants, pour protéger Paris des odeurs pestilentielles. Il n'en reste aucune trace visible.

Il a fonctionné depuis au moins le début du XI^{ème} siècle (1027 ?) jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle (1640), sous le règne de Louis XIII. De type fourches patibulaires, le gibet, était vraisemblablement construit en bois, pour les besoins de la Haute Justice du comté Paris qui siégeait au Chatelet, dès la fin du XII^{ème} siècle. Il serait resté ainsi jusqu'au début du XIV^{ème} siècle. Peu après 1303, il est transformé, par Enguerrand de Marigny, le chambellan de Philippe le Bel, en une impressionnante construction en pierre, plus solide. Le malheureux aura le privilège de les expérimenter trois ans plus tard, condamné pour malversation financière et sorcellerie. Il est remodelé en 1416, durant la guerre de Cent Ans, à la suite de l'insurrection de Paris en un spectaculaire portique à seize piliers qui périclité avec l'avènement en 1594 du « Bon Roi Henri » et la fin des guerres de Religion. Pendant cette remise en état, un gibet provisoire est installé tout à côté, près de l'actuelle rue de la Grange aux Belles (n° 53). Ses ruines sont effacées par la Révolution (1792) car « son funeste escalier qui dans la mort finit » demeurait avec la Bastille et la guillotine un lieu commun de l'imaginaire français.

Dans le 10^e arrondissement de Paris, la rue de la Grange-aux-Belles est maintenant d'une affligeante banalité. Rien ne distingue les immeubles en briques des numéros 53 et 55, là où ont été retrouvées des traces archéologiques du gibet provisoire et un ossement humain. Pourtant, combien de fantômes hantent ces lieux où s'élevait jadis le gibet de Montfaucon ? Des centaines, des milliers...

Le gibet, au moment de son plus grand développement, soit au XV^{ème} siècle, consistait en une construction massive offrant une plateforme sur laquelle étaient dressés des piliers entre lesquels les suppliciés étaient pendus à des poutres de traverse. Tous les éléments de la construction étaient, dans la dernière configuration de celle-ci, montés en un grand appareil de grosses pierres de taille à bossage jointives et cimentées entre elles. La base était un parallépipède rectangle d'à peu près 14 mètres sur 10 mètres, et haut d'à peu près 6 mètres. Son intérieur était maçonné d'une cave. Le sommet de la cave était fermé par une trappe qui ouvrait sur la plateforme. Sur cette base reposaient, en effet, seize piliers carrés d'une dizaine de mètres de haut. La dernière description du monument, qui a été publiée en 1724, indique que les piliers étaient répartis sur le pourtour du socle, cinq alignés sur le côté droit, cinq sur le côté gauche, et six le long du bord du fond. Ils étaient reliés entre eux par des poutres de traverse en bois. Chaque sommet de pilier était couronné d'un chaperon, qui évitait l'infiltration de la pluie. Dans chaque chaperon étaient insérées les extrémités de deux poutres. Les seize piliers correspondaient aux seize quartiers de Paris instaurés à la fin du XIV^e siècle.

Un vestibule, précédé sur toute sa largeur de quatre larges marches, formait une avancée de la base. Ce vestibule était fermé par une porte imposante. Au-delà de la porte, une large rampe en pierre portait un escalier qui permettait d'accéder à la plateforme et débouchait à peu près au milieu de celle-ci. Sur le côté gauche, la face nord de la base du gibet, une seconde porte, plus petite, permettait d'accéder à la cave insérée dans la base derrière l'escalier. Si Eugène Viollet-le-Duc conclut par déduction que l'édifice devait avoir trois niveaux de poutres, de nombreuses gravures représentent le gibet avec deux ou quatre étages. Quoi qu'il en soit, sa taille et son allure étaient particulièrement imposantes, et de nature à impressionner et à dissuader quiconque de commettre le moindre acte illégal. En 1425, une petite enceinte est restaurée autour du gibet et l'ensemble, lui donnant un éclat visible de loin, est blanchi à la

chaux. Des chaînes permettent d'accrocher jusqu'à cinquante cadavres simultanément, parfois durant des mois. Une fois les squelettes nettoyés par la vermine et les oiseaux de proie, ils sont balancés dans la fosse occupant le centre du socle. En permanence, des gardes se tiennent autour du gibet pour empêcher les parents des pendus de décrocher les cadavres. Parfois même, des barbiers-chirurgiens et des sorciers tentent de s'emparer d'un corps, soit pour l'autopsier, soit pour fabriquer des philtres magiques. Les dernières exécutions datent de 1630, puis les lieux sont cédés à des exploitants de carrières de plâtre. En 1760, le gibet est démolí. Trente ans plus tard, les derniers piliers sont abattus. En 1408, un grand et haut calvaire en pierres de taille, où sont gravés les portraits de deux étudiants pendus sur ordre du prévôt de Paris en violation de la loi, est dressé sur le chemin à proximité de l'entrée du gibet. Il sera remplacé par un neuf, qui se voyait encore en 1760.

Le gibet servait à pendre les condamnés, mais aussi et surtout à exposer les cadavres de tous les criminels décapités, écartelés, noyés, enterrés vivants ou même bouillis dans d'autres lieux de la capitale. Histoire d'avertir quiconque aurait des envies criminelles. Au Moyen Âge, l'imagination des juges pour punir le crime est sans limites : le faux monnayeur est bouilli dans un grand chaudron, l'homosexuel et les sorciers sont brûlés, les femmes infidèles sont enterrées vivantes par décence (hors de question d'exhiber leurs gambettes au bout d'une corde). Les chairs bouillies ou les membres écartelés sont enfermés dans des sacs en cuir avant d'être suspendus. On a même pendu au gibet de Montfaucon des porcs ayant dévoré des enfants, après les avoir revêtus d'habits d'homme toujours par décence... L'amiral de Coligny, décapité devant le Louvre, pendant la Saint-Barthélemy, fut suspendu par les pieds.

Le condamné montait à la suite d'un bourreau par une haute échelle amovible, posée sur la poutre qui lui était désignée. Le « Jean Guillaume » lui passait au cou la corde accrochée à la poutre, descendait puis déplaçait l'échelle sur le côté pour l'aider à « faire le saut sur rien », le « saut en l'air ». Pour monter à l'échelle sans tomber, le condamné, la tête éventuellement enfouie dans un sac, devait le faire à reculons, comme le rappelle l'expression argotique « faire approcher du ciel à reculons », équivalent de « aller se faire pendre ». La cérémonie était expressément conçue comme un spectacle public et le châtement comme une leçon, faite au peuple, qui se voulait exemplaire et dissuasive. Le spectacle était donné même les dimanches et jours fériés. Exécuter un individu dans ces conditions, à dix mètres au-dessus du socle du gibet, étant pour le moins malcommode, on peut s'interroger si les poutres les plus hautes ne servaient pas qu'à l'exposition des dépouilles hissées post mortem. C'était un sort réservé aux plus hauts personnages ou aux plus grands criminels, les complices devant se contenter de pendre au-dessous des premiers. Les corps restaient exposés pendus, dans leurs habits, dont il était réglementairement interdit de les dépouiller. Il pouvait sans excès y avoir cinquante pendus exposés simultanément et bien visibles « de quelques lieues à la ronde », le gibet étant situé sur une éminence sur le bord d'une route. L'exposition durait jusqu'au délitement naturel du corps, à moins qu'il ne fallût faire de la place ou qu'une grâce, accordée après quelques jours, quelques mois ou quelques années, ne permît à la famille de récupérer les restes.

À partir de 1466, les cordes sont remplacées par des chaînes clouées aux poutres, de sorte que le corps mort pouvait pendre jusqu'à sa dessiccation. C'est que le but de l'engin était, au-delà de la torture et de la mort, d'infliger un châtement à la fois exemplaire et infâmant qui fît périr l'âme du condamné aux yeux du monde mais aussi dans l'au-delà. C'est pourquoi on y pendait les corps des suicidés, dont l'âme était par cet acte damnée, ainsi que les cadavres de ceux qui avaient été mis à mort ailleurs. Ceux qui avaient eu la tête tranchée étaient pendus dans un sac ou par les aisselles. Ceux qui avaient été condamnés à mort par contumace étaient symboliquement pendus sous forme de mannequins. Il y avait donc des pendus factices parmi les vrais morts.

La privation de sépulture

Dans la logique religieuse, les suppliciés étaient privés de sépulture chrétienne et, sauf exception, leurs corps n'étaient pas rendus aux familles. Leurs restes étaient jetés par une trappe centrale dans une espèce de cave prévue à cet effet de profanation et contenue dans la base même du bâtiment. Ce charnier pestilentiel était régulièrement nettoyé comme on nettoie les ordures, et tous les restes étaient emportés vers des fosses communes. Le sens religieux du châtement, la prééminence de sa signification symbolique était telle qu'un animal qui avait tué un homme, une femme ou un bébé pouvait être pendu selon la même procédure judiciaire et le même cérémonial mis en œuvre pour les humains, vêtu d'habits.

Toutefois, dès 1396, Pierre de Craon, puissant courtisan breton, obtient que les suppliciés soient assistés de prêtres auprès desquels ils peuvent se confesser et desquels ils peuvent obtenir l'extrême onction. Il s'agissait alors de moines ayant été condamnés à mort, pour sorcellerie, afin d'expliquer la démente de Charles VI. Pierre de Craon, qui fait alors pénitence volontaire pour ses propres crimes, fait également ériger auprès du gibet de Paris une croix de pierre avec ses armes ; au pied de cette croix se confessent les criminels avant leur exécution.

Le gibet était gardé par des archers pour empêcher que les familles des suppliciés ou que la Faculté, qui n'avait droit qu'à deux cadavres par an pour ses autopsies, ne vinssent récupérer les corps. Il arrivait que les cadavres provenant d'autres lieux d'exécution de Paris y soient également rassemblés.

Itinéraire du supplicié

Jusqu'à la Révolution, la pendaison est encourue par un roturier dès qu'un vol dépasse cinq sous, mais elle se fait dans les cas ordinaires au gibet du lieu. Pour un larcin moindre, on se contente de l'essorillement. Le voleur est conduit au pied de l'échelle du parvis Notre-Dame, à l'entrée du pont des Planches de Milbray, et là le bourreau lui coupe une oreille, la deuxième en cas de récidive.

Pour Montfaucon, le condamné, vêtu et coiffé à l'ordinaire, les mains liées par les poucettes (menottes au niveau des deux pouces), est emmené à pied, à cheval ou en charrette par un détachement de la milice du guet, soit un lieutenant criminel, des sergents et des archers. Mort, mais aussi parfois vif, il y est traîné sur une claie d'infamie (attaché sur une sorte d'échelle tirée par des chevaux).

Jusqu'à la fin du XII^e siècle, le lieu d'incarcération est ordinairement la Conciergerie, sur la rive nord de l'île de la Cité, et le passage sur la rive droite se fait par le pont des Planches de Milbray. De là on accède à Montfaucon, par la rue Saint Martin, l'ancienne porte Saint-Martin, la route de Flandre. Cet itinéraire suit l'axe de l'antique cardo maximus (axe nord-sud de Paris). La route continue en longeant l'abbaye Saint Martin des Champs dont le domaine confine au hameau Saint Laurent. Laissant à gauche ce hameau qui prospère autour de l'église Saint Laurent, la route en traverse les vignobles et maraichers jusqu'à un chemin partant vers la droite, le chemin des Morts, qui aborde par l'ouest la butte Montfaucon.



Le gibet de Montfaucon en haut et à gauche, sur le plan de Truschet et Hoyau de 1550, est alors à l'extérieur de l'enceinte de Paris, avec, en bas et à droite, la porte la plus proche, la porte Saint-Martin

Au début du XIIème siècle, la prévôté installe son siège sur la rive droite, au Grand Châtelet, en face de la Conciergerie, qui ne sera reliée que deux siècles plus tard par le Grand pont. C'est au Châtelet désormais qu'est donnée la question ordinaire et sont prononcées les condamnations qui ne relèvent ni d'une justice seigneuriale particulière, ni de l'Université, ni du Chapitre cathédral, ni du Parlement. Les condamnés qui le seront par celui-ci continueront d'être écroués à la Conciergerie. Dans les affaires d'état, qui se finiront souvent à Montfaucon, l'incarcération se fera en général au Louvre.

A partir du début du XIIIème siècle, le convoi pour Montfaucon part du Châtelet directement vers le nord par la rue Saint Denis. Il franchit l'ancienne Porte Saint-Denis avant de retrouver par un chemin de traverse, la ruelle Saint Denis, la route de Flandre puis le chemin des Morts. À partir de 1280, un itinéraire secondaire, plus court, permet d'aborder la butte Montfaucon directement par son sud. Il passe par la rue du Temple et la nouvelle porte Sainte Avoye. De là, le chemin des Marais du Temple permet de rejoindre la route de Meaux, ville comtale qui est un important marché champenois doté d'un port fluvial. En quittant Paris, cette route passe entre le Bourg l'Abbé, nouveau faubourg nord, et la Villeneuve du Temple, que l'enceinte a elle aussi laissée au dehors bien qu'elle abrite depuis les années 1170 le trésor de la première et principale banque de l'époque, fondée en 1129 au concile de Troyes par Hugues de Payns (chevalier champenois, fondateur et premier Maître de l'ordre du Temple) et son richissime suzerain, Thibault de Champagne. Le condamné pouvait avoir été torturé à la prison du Temple même et être extrait directement de là. L'éloignement de Montfaucon fait que les pendaisons qui y étaient pratiquées n'étaient pas initialement un spectacle pour les Parisiens mais pour les marchands et voyageurs venant de Champagne .

A partir du début du XVIème siècle, l'itinéraire Saint Denis est systématiquement privilégié de façon à permettre une halte à hauteur de l'église du couvent des Filles Dieu. La supérieure, au cours d'une cérémonie dite du « dernier morceau du Patient », se faisait un devoir de venir à la rencontre du condamné lui donner bénédiction et collation (trois morceaux de pain, symbole du corps du Christ), et un verre de vin (symbolisant le sang du Christ), le vin procurant une ivresse bienvenue.

Deux plaques forgées par la Ville de Paris rappellent à l'intention des touristes l'existence du gibet de Montfaucon, l'une, rue de Meaux, l'autre, à l'angle de la rue de la Grange-aux-Belles et de la rue des Écluses-Saint-Martin.



Gibet de Montfaucon vers 1609, avec l'église Saint Laurent et l'ancienne Maison de Pestiférés, transformée en l'hôpital Saint-Louis

La ballade des pendus⁶

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez pas vos cœurs durcis à notre égard,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.
Vous nous voyez attachés ici, cinq, six :
Quant à notre chair, que nous avons trop nourrie,
Elle est depuis longtemps dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poussière.
De notre malheur, que personne ne se moque,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Si nous vous appelons frères, vous n'en devez
Avoir dédain, bien que nous ayons été tués
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes n'ont pas l'esprit bien rassis.
Excusez-nous, puisque nous sommes trépassés,
Auprès du fils de la Vierge Marie,
De façon que sa grâce ne soit pas tarie pour nous,
Et qu'il nous préserve de la foudre infernale.
Nous sommes morts, que personne ne nous tourmente,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a lessivés et lavés
Et le soleil nous a séchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont crevé les yeux,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais un seul instant nous ne sommes assis;
De ci de là, selon que le vent tourne,
Il ne cesse de nous ballotter à son gré,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Prince Jésus qui a puissance sur tous,
Fais que l'enfer n'ait sur nous aucun pouvoir :
N'ayons rien à faire ou à solder avec lui.
Hommes, ici pas de plaisanterie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

François Villon

⁶ La **Ballade des pendus** est le poème de François Villon le plus connu, publié en 1489 sous le titre *Épitaphe Villon*. Il est communément admis, même si ce fait n'est pas clairement établi, que Villon le composa lors de son incarcération en l'attente de son exécution à la suite de l'affaire Ferrebouc où un notaire pontifical fut blessé au cours d'une rixe.

Villon rêve maudit

Dans la glaise et la marne de l'aride mont Chauve
Ils ont planté gibet au lieu-dit Montfaucon
Pour pendre haut et court les illustres et les gueux

Dans sa grande débauche
François sous la question fut jeté au cachot
Promis à la potence d'une si triste fin
Écrivit la balade des malheureux pendus

Du fond de sa prison il se vit pantelant
Tête et corps séparés au lacet de la corde
Sous le lin du banni toute inerte de vie
La peau qui se dessèche et noircit au soleil
La pluie qui au visage le baigne de regrets
Les oiseaux charognards qui lui crèvent les yeux
Et le goût du plaisir enfui à tout jamais

Pathétiques les mots qui lui valurent la grâce
Des seigneurs de la cour

Et aujourd'hui encore en dominant Paris
Se souvient le mont Chauve de tous les torturés

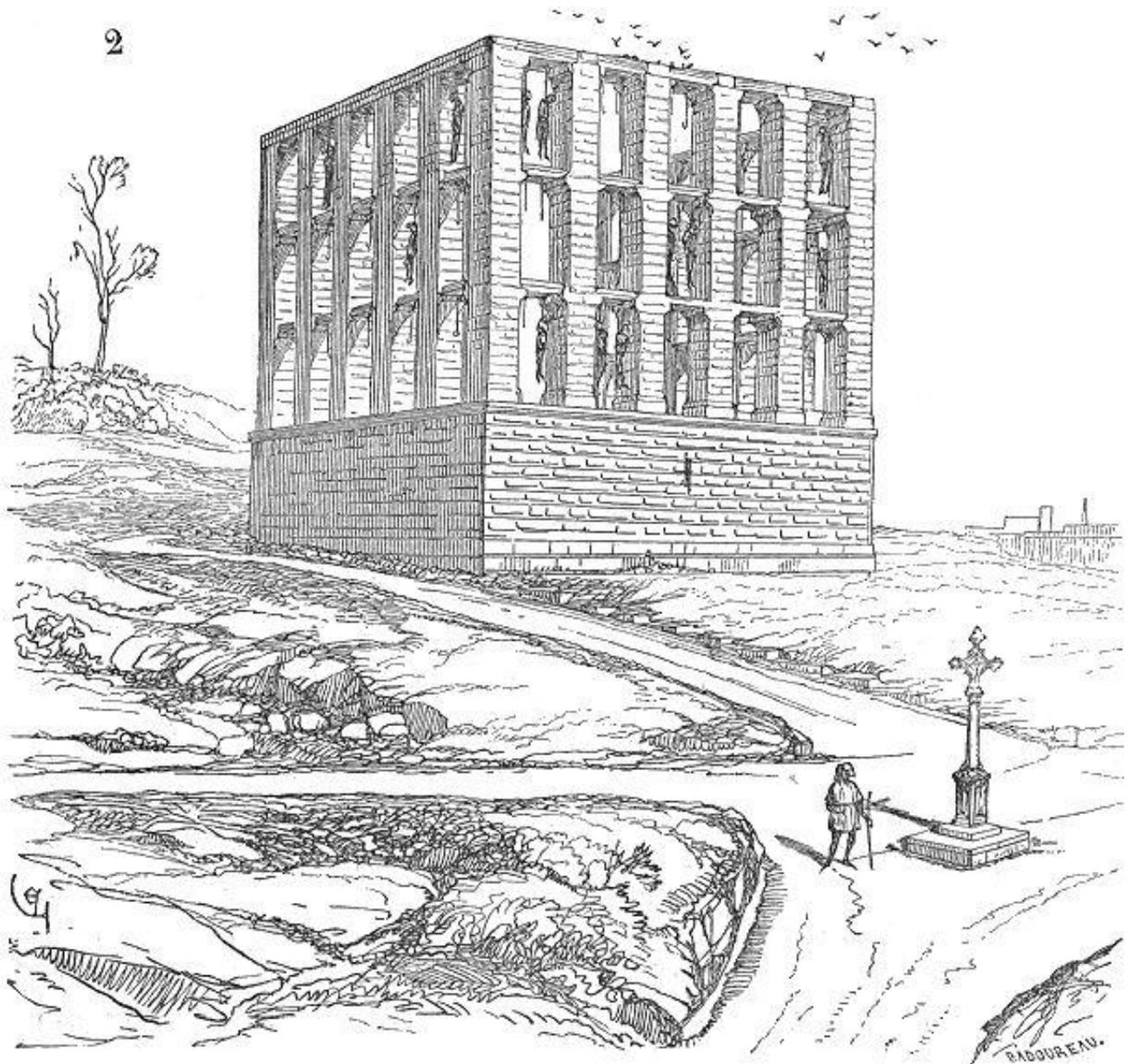
Du gibet Montfaucon les pies et les corbeaux
N'ont plus d'yeux à crever de poètes maudits
A écrire leur détresse au fond de leur cachot
Les oiseaux de ses buttes inspirent à présent
Des rêves d'évasion aux enfants du jardin
Le mont Chauve en verlan s'appelle maintenant
Du doux nom de Chaumont

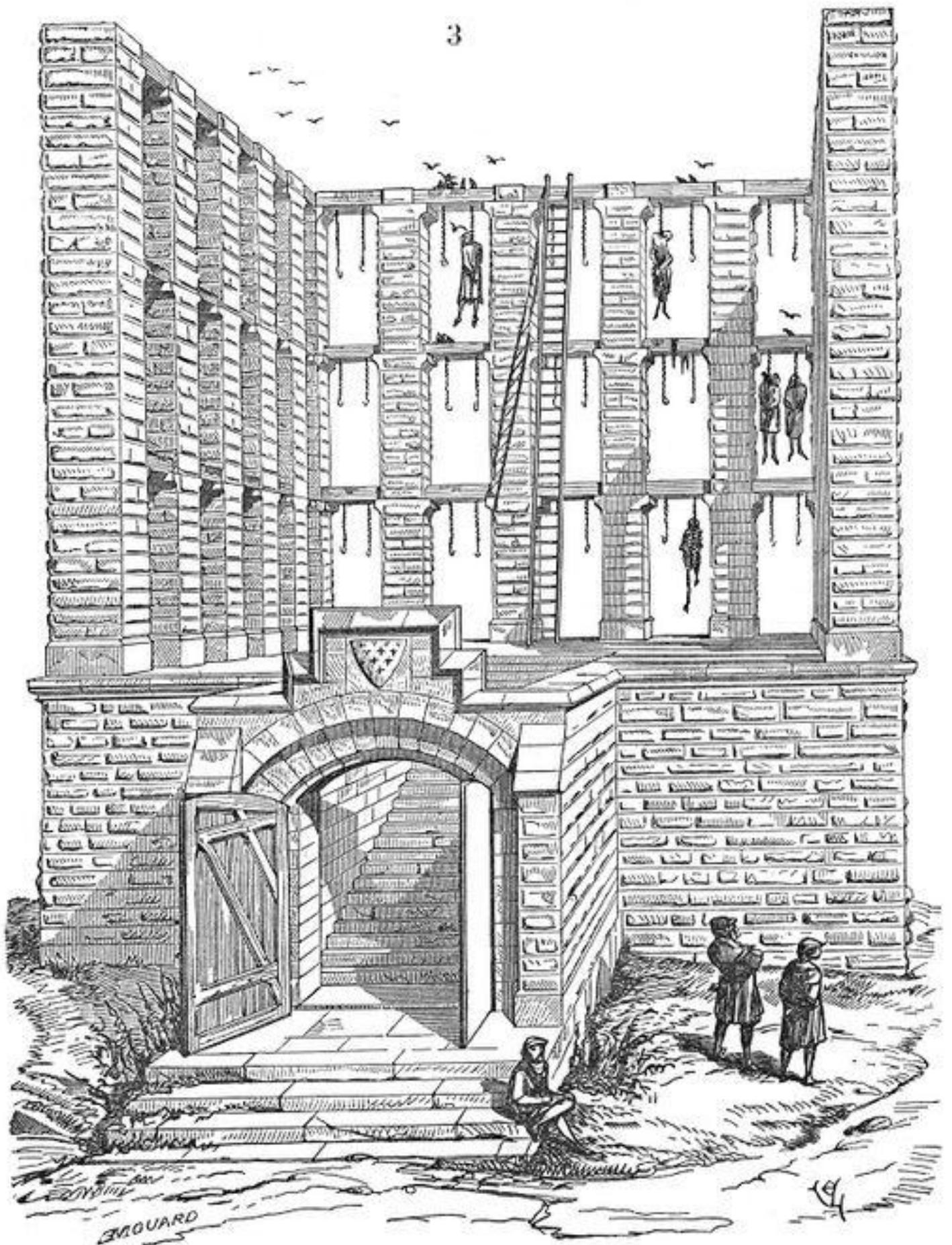
Michel Baur
Sociétaire des Poètes français

« *Mes intimes convictions* », SPF, 2009
Prix Léon Dierx de la Société des Poètes français (2009)
Prix Horus du CEPAL (2009)

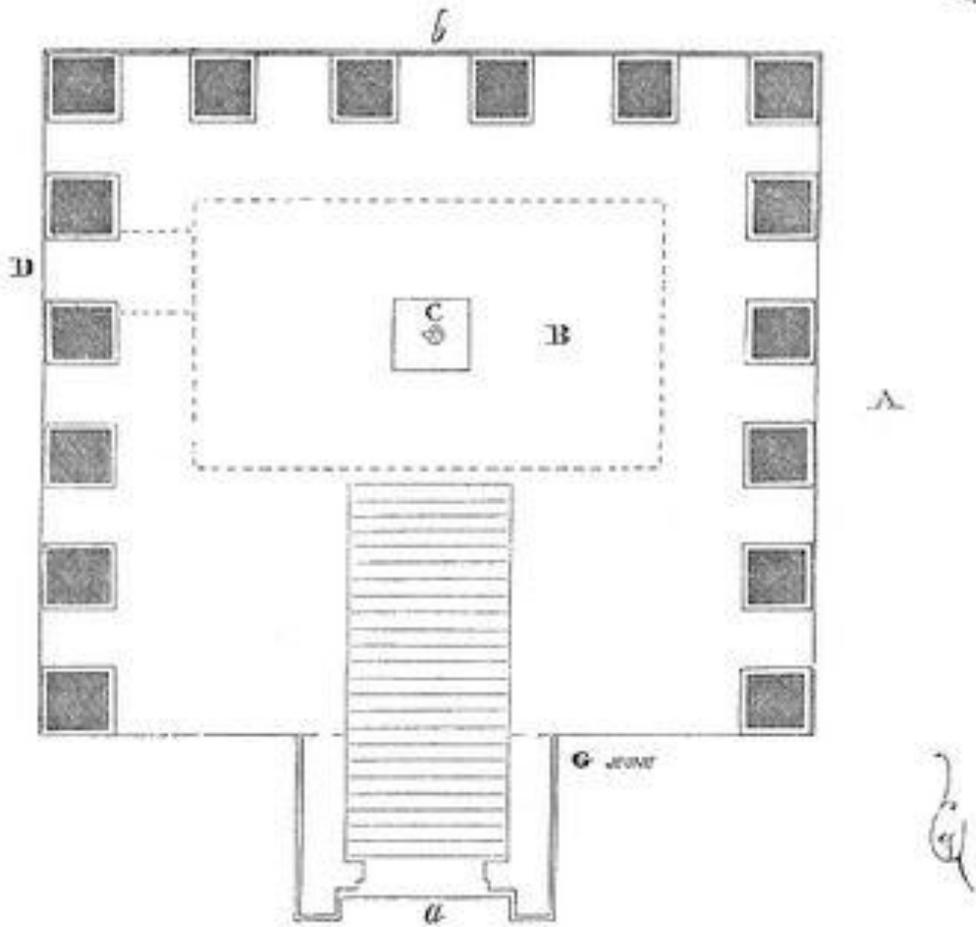
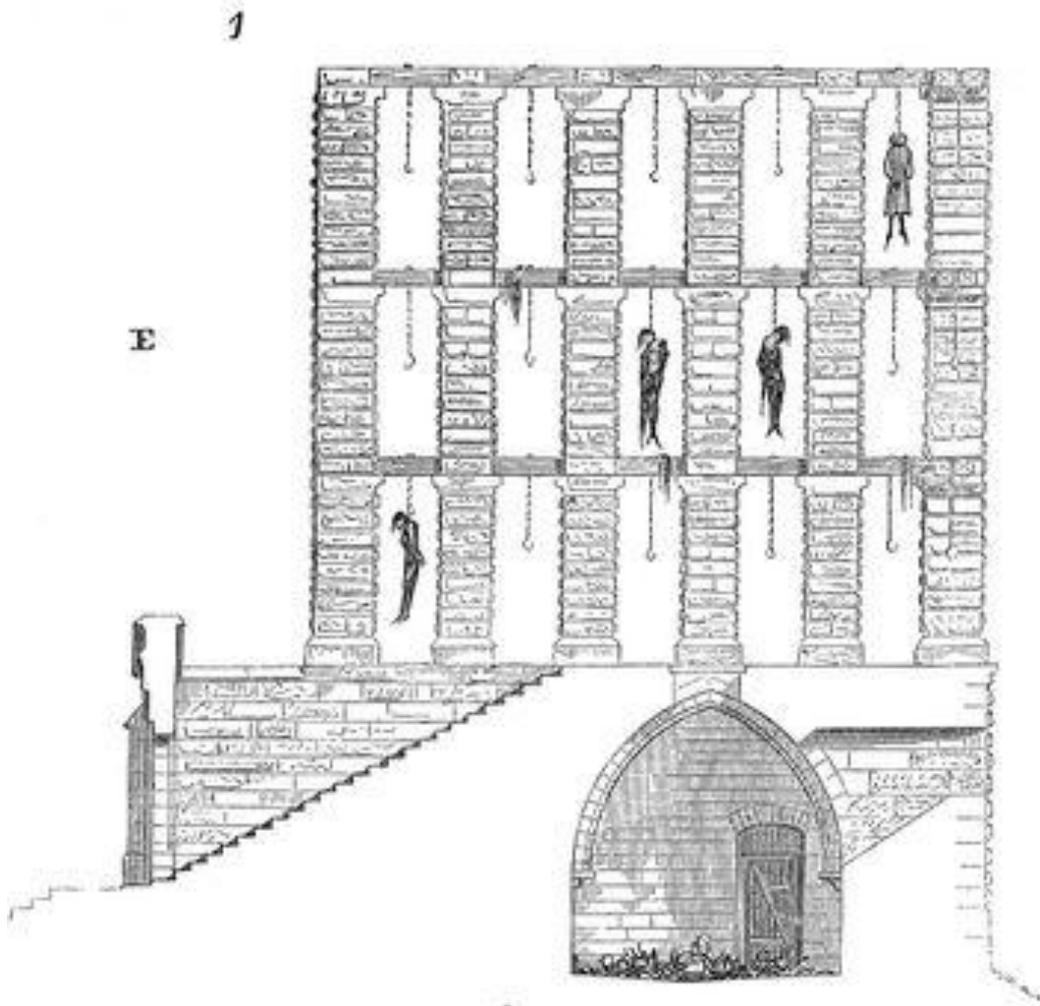
Reconstitution par Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879)

Viollet-le-Duc, né le 27 janvier 1814 à Paris, et mort le 17 septembre 1879 à Lausanne, est l'un des architectes français les plus célèbres du XIX^e siècle, connu auprès du grand public pour ses restaurations de constructions médiévales – travaux par ailleurs controversés.





Vue de derrière



Coupe et plan

Le massacre de la Saint-Barthélemy

Le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, le carillon de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, en face du Louvre, donne le signal du massacre des protestants, à Paris et dans le reste du pays. Le massacre va faire 30 000 morts, le même jour, à Paris...

Ce tableau du massacre de la Saint Barthelemy fut réalisé entre 1576 et 1584 par François Dubois (1529-1584), rescapé de la tuerie alors que toute sa famille de confession huguenote fut assassinée par les catholiques. Il souhaitait que son tableau reflète la réalité du massacre à travers les vêtements. Il représenta les catholiques en rouge et les protestants en noir ou en chemise de nuit. Dubois voulait-il sans doute afficher, dans son tableau, l'esprit qu'avaient les catholiques : les protestants en noirs symbolisant les démons qu'il fallait tuer et chasser et les catholiques en rouge étaient les bourreaux qui versaient le sang impur des huguenots.

L'assassinat de Gaspard de Coligny est ici fort bien représenté : on voit son corps à la fenêtre, de sa demeure, rue Saint-Honoré, près du Louvre, puis en bas de sa demeure, l'image du corps de l'amiral qui est émasculé. Les restes sont ensuite jetés à la Seine comme s'il s'agissait de détritrus. Son corps sera ensuite pendu par les pieds au gibet de Montfaucon (en haut, à l'extrême droite du tableau). Le Louvre (au fond, au centre) conserve son aspect médiéval. La porte de Saint-Honoré est fermée par une porte de bois (porte Lucy) avec des soldats : il n'y a aucun point de fuite, on ne ressort du tableau que mort.

François Dubois utilise le système du collage pour donner une vision totale de Paris et de l'horreur de la Saint-Barthélemy dans l'ensemble de la capitale française. On a une impression de chaos, sans grands axes de direction de la part de Dubois, pas de parallélisme, des couleurs diverses et des lances partants dans tous les sens. Le massacre n'épargne personne : Dubois nous montre des vieillards, des femmes, des enfants morts, des bébés sortis du ventre de leur mère. On remarque même deux enfants (probablement catholiques) qui traînent un nourrisson au bout d'une corde vers la Seine.

Près du Louvres, on remarque Catherine de Médicis dans sa robe noire ayant massacré en masse des protestants. Si la reine-mère n'a pas participé physiquement à la tuerie, François Dubois veut souligner son poids de responsabilité dans ce massacre. A la fenêtre droite du Louvre, Dubois a pu vouloir représenter le roi Charles IX tirant sur des huguenots.

Le sable qui sert de support ne semble pas pouvoir aspirer tout le sang répandu, d'où seulement des traces de sang, sans personnage représenté. Dubois donne l'impression que le sang sort du tableau : c'est une vision de « vrai sang » que nous percevons. La scène, vécue par François Dubois, s'inscrit dans une violence frénétique (massacre) mais également une violence dite « purificatrice » et universelle. Dans un contexte de tension, de foi contre foi, Dubois peint le martyr de tous les protestants et la vision de deux camps irréconciliables.

Tous les détails de cette terrible nuit de la Saint-Barthélemy se trouvent dans cette œuvre : les femmes transpercées, les pillages, l'assassinat de Coligny....pour nous donner une véritable vision de ce massacre.

